

NORMAL

LE NU, VU PAR

GÉRARD RANCINAN • ANTON SOLOMOUKHA • PIERRE FUDARYLI
MARTIAL LENOIR • BART RAMAKERS • MARCO SANGES • DAVID DREBIN
ERIC MARRIAN • ERIC CHANG • JONATHAN ICHER • MISS ANIELA • FULVIO MAIANI

N O R M A L
ÉDITION LIMITÉE

N°5

Sommaire

Avant-Proposp 7



Partie I

Eric Marrian p 10

Marco Sanges p 20

Martial Lenoir p 36

Bart Ramakers p 54

Partie II

Anton Solomoukha p 76

Gérard Rancinan p 94

Pierre Fudaryli p 120

Partie III

Miss Aniela p 142

Eric Chang p 158

David Drebin p 174

Fulvio Maiani p 190

Séries Normal :

Jonathan Icher / Martial Lenoir p 210

Intermède p 230

Flash sur

John Crawford p 234

Iannis Pledel p 240

Memento p 250

Avant-Propos

André Breton disait, « *la pornographie, c'est l'érotisme des autres* ». Pour certains, la distinction entre art et érotisme est souvent liée à des facteurs marketing, située minutieusement en des indices et cotes d'œuvres d'art vendues via des galeristes et des courtiers, en éditions limitées et signées. Pour d'autres, la différence réside dans un regard, un pose, les jeux de lumière et la mise en scène.

Pendant longtemps, les seuls nus autorisés à la publication étaient ceux des visuels illustrant les récits d'explorateurs à l'époque coloniale, des photos d'indigènes plus ou moins dénudés affichés dans de prestigieuses revues culturelles, comme le *National Geographic* ou dans certains manuels pédagogiques. Jusque dans les années 1970, les nus étaient presque absents des revues photographiques et à de rares exceptions près, tous ceux que l'on pouvait y trouver étaient extrêmement académiques, la plupart du temps retouchés.

Inspirée des Beaux-Arts, la photographie de mode via les revues illustrées et les périodiques a lancé la tendance. Un des premiers fut Irving Penn, célèbre pour sa collaboration avec le célèbre magazine *Vogue*. Richard Avedon, Helmut Newton et Robert Mapplethorpe ont suivi la voie, associant portraits de célébrité et nudité, dans des poses nues ou partiellement vêtues de cette ère post-moderne, ou faisant abstraction des protocoles établis, en créant des œuvres qui confondent délibérément les frontières entre l'érotisme et de l'art.

Désormais la frontière n'est plus, annihilée par la publicité et la mode. Après le doux Porno chic, place au shockvertising, la politique du choc, qui nous érige des icônes modernes conventionnellement sculpturales en format billboard, projetées sur les plus grands emplacements publicitaires possibles et imaginables, pour un résultat des plus percutants, tout principe esthétique oublié. Kim Kardashian (et son récent doublon), Scarlett Johansson ou encore Marion Cotillard font les gros titres en posant nues en couverture de revues, pendant que Jennifer Aniston tend à rappeler qu'elle était la première à montrer son cul sur la une papier glacé, loin d'un John Lennon nu et Yoko Ono, dans une photo de 1980, signée Annie Leibovitz en couverture des *Inrocks*.

La rédaction



PARTIE I

Le nu comme un sujet majeur

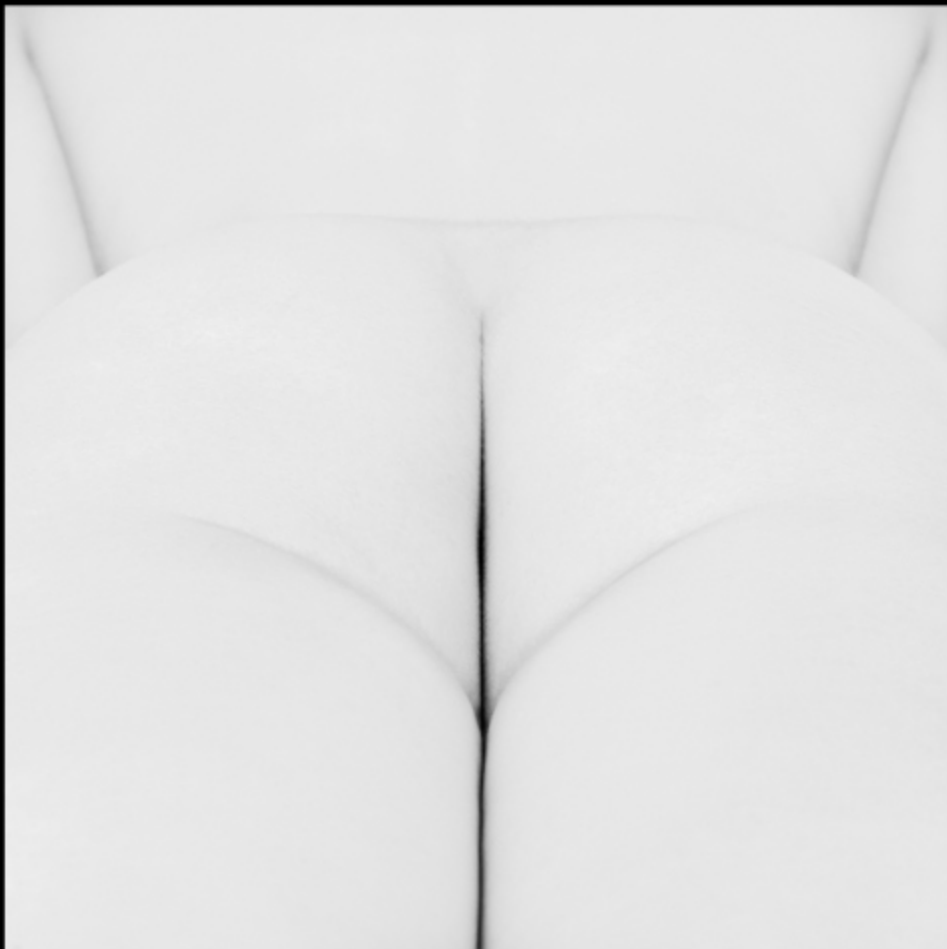
ERIC MARRIAN

Eric Marrian est né en 1959. En 2003, il décide de revenir à son premier amour, la photographie, discipline dont il avait hésité à faire son métier à la fin de ses études d'architecture. Il débute à cette époque une série sur Saint Malo, puis passe à la photographie en studio. Fin 2005, il entame une série en studio réalisée en grand et moyen format, basée sur une approche graphique et surréaliste du nu. De cette démarche naîtra la série *Carré Blanc*, qui ne quittera plus. Représentation asexuée de la photographie de nu, pour façonner une représentation purement graphique, architecturée, et dénuée de toute tension érotique, cette série se veut ascétique, désensibilisée. Il s'évertue, par cet art et cette fonction, à faire oublier chez le spectateur la fonction première en lui faisant retenir uniquement la fonction graphique, tout en créant cette dynamique surréaliste. Chez Eric Marrian, la modèle est partielle, infime et infinie. Les courbes et les lignes deviennent absolues et démesurées car elles s'étendent au-delà du cadre physique, de l'espace environnant, dans une esthétique froide, comme une volonté d'épurer davantage le corps, de le ramener à l'état de matière, brute et inerte, pour mieux le définir et le modeler. Les corps sont ainsi façonnés à l'image du sculpteur, s'amusant d'un spectateur trompé, le mettant volontairement dans le trouble pour mieux le servir. Avec les premières images de cette série, il gagne le prix 2006 du *festival européen de la photo de nu d'Arles*. Il poursuit depuis cette série, trouvant de nouvelles inspirations au fil des mois. Ce travail est aujourd'hui mondialement reconnu, et a été exposé et publié à de nombreuses reprises en France et à l'étranger. Connue et suivie chez de nombreux annonceurs, il développe un regard sur le monde de la mode en signant, début 2010, ses premiers éditos. Courant 2011, il débute un nouveau projet basé sur l'utilisation de films instantanés couleur grand format. Il est également ambassadeur de la maison Fuji pour les appareils numériques X et les produits Instax. ■









Comment est née la série Carré Blanc ?

Comme beaucoup, j'ai commencé par faire du photoreportage, ce qui est la meilleure façon de progresser. Pour autant, le formalisme du studio me tentait depuis longtemps, et j'ai donc fini par y céder. Je me suis donc rapproché d'un club photo grâce auquel j'ai pu tisser des liens enrichissants avec de nombreux photographes. A ce titre, j'ai commencé à travailler à la chambre photographique. Ce nouveau choix technique vous impose de fait un changement de méthodologie, une approche plus formelle de l'image. A partir des premiers tests effectués, je me suis vite concentré sur cette recherche graphique, sur les tonalités très particulières qui sont propres aujourd'hui à cette série, avec ce beige très clair et ce noir absolu, nuances qui me permettent de m'éloigner des canons usuels de la photographie de nu. La connotation sexuelle ou érotique que l'on voit dans la majorité des approches du nu ne m'intéresse en effet pas beaucoup. Maintenant, trouver des voies novatrices dans ce domaine n'est pas chose aisée. Si cette série est venue naturellement, sans vraiment réfléchir à ce qui avait été fait, j'avais quand même des références acquises dans ce domaine : Man Ray, Eikoh Hosoe, ou Harry Callahan pour ne citer que les plus connues. Ce qu'il y a eu de surprenant, c'est de voir que cette approche a donné lieu à des images qui se sont répétées au cours des années.

Maintenant, je me sens d'autant plus à l'aise que cette série regroupe beaucoup de contraintes de création : Utilisation d'une colorimétrie limitée, format carré, etc... Le fait d'avoir ces barrières encadre votre travail, mais dans le même temps est une source inépuisable d'inspiration. J'ai encore fait une séance il y a quelques jours après une interruption de plusieurs mois, et ça a été immédiat. Vous discutez avec une modèle, pendant qu'elle commence à prendre la pose, et très vite vous l'arrêtez pour figer une image que vous n'aviez jamais faite, alors que ça fait bien 10 ans que je travaille sur cette série...

L'élégance, pour vous, c'est quoi ?

Ce mot n'a pour moi aucun sens quand on le rattache à une expression artistique. Cela peut être une photo de nu de Robert Mapplethorpe, par exemple, alors que certaines personnes vont crier au scandale en voyant ce travail. Si je dois utiliser ce mot, je pourrais y rattacher le travail de Pierre et Gilles, qui ont une vision que je trouve très sophistiquée, avec des références assumées à l'histoire de l'art, conjuguées à un discours d'une grande richesse. L'élégance est là pour moi.

Vous revendiquez une déssexualisation de votre photographie ?

J'assume avant tout une interprétation surréaliste. Vous pouvez dans l'absolu cadrer un sexe féminin en gros plan, et réaliser une photo qui vous amène à une perception exclusivement graphique. Vous ne voyez plus le sujet, mais ce que l'auteur a voulu vous montrer.

A l'inverse, vous pouvez formaliser une image très crue, avec des parties de corps parfaitement anodines. Demandez à une femme de s'installer à genoux et de poser ses épaules sur le sol. Si vous photographiez ce dos à cet instant-là, vous obtiendrez l'image parfaite d'un phallus. Pierre Louÿs a été le premier à réaliser cette photographie. Man Ray l'a également fait avec Lee Miller je crois, et on en retrouve des réinterprétations régulièrement. Finalement, plutôt que déssexualisation, il faut parler de dénaturation, le corps est plutôt à intégrer comme un outil d'écriture. Après, c'est à chaque auteur de raconter sa propre histoire, quelle qu'elle soit...

Vous êtes collectionneur ?

J'ai eu rapidement envie d'accrocher chez moi où au studio des tirages originaux des photographies qui me plaisaient. Cela fait maintenant 5 ans que j'achète régulièrement des photos lors de ventes aux enchères ou en galeries tant en France qu'à l'étranger. Je possède aujourd'hui de très nombreuses pièces, dans des domaines extrêmement variés: Cela va de Richard Avedon, Marc Riboud ou Willy

Ronis à Paolo Roversi, Albert Watson, Michaël Kenna, Pentti Sammallahti, Yang Yongliang, Lehnert et Landrock, Nick Brandt, Sarah Moon, et j'en passe. Difficile de trouver un fil conducteur à tout ça...

Qu'est ce qui vous séduit chez un modèle ?

La personnalité, définitivement. Sur cette série, le physique n'a que peu d'importance. Une plastique irréprochable n'est pas une garantie de résultat. Il y a aussi le fait de savoir résister aux poses et expressions qui peuvent avec le temps devenir hélas instinctifs avec certains modèles.

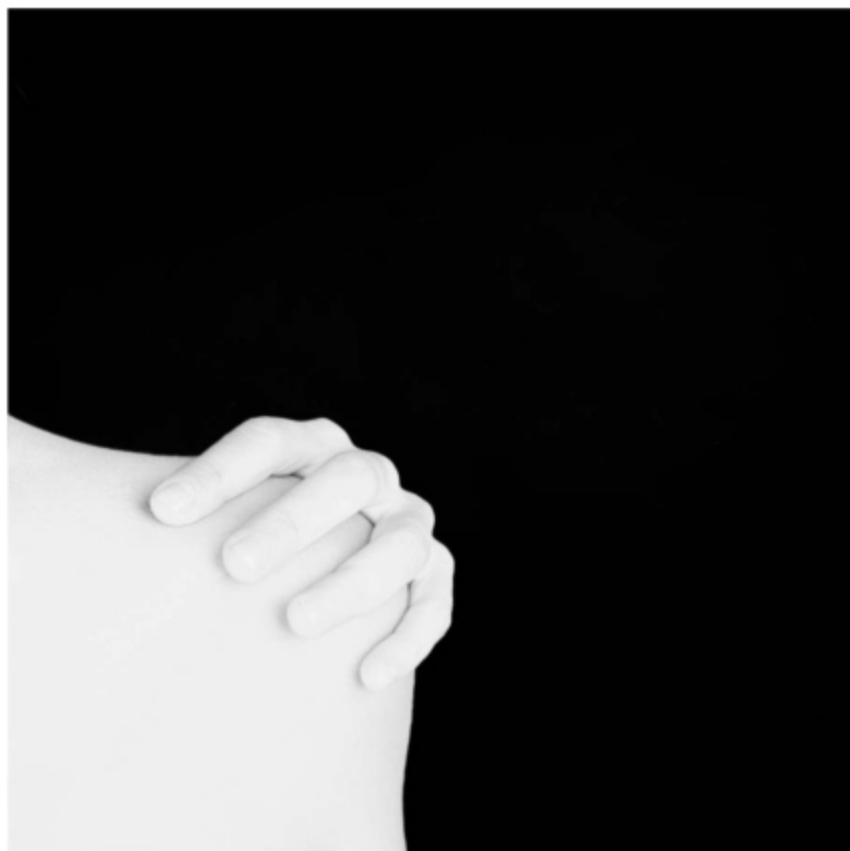
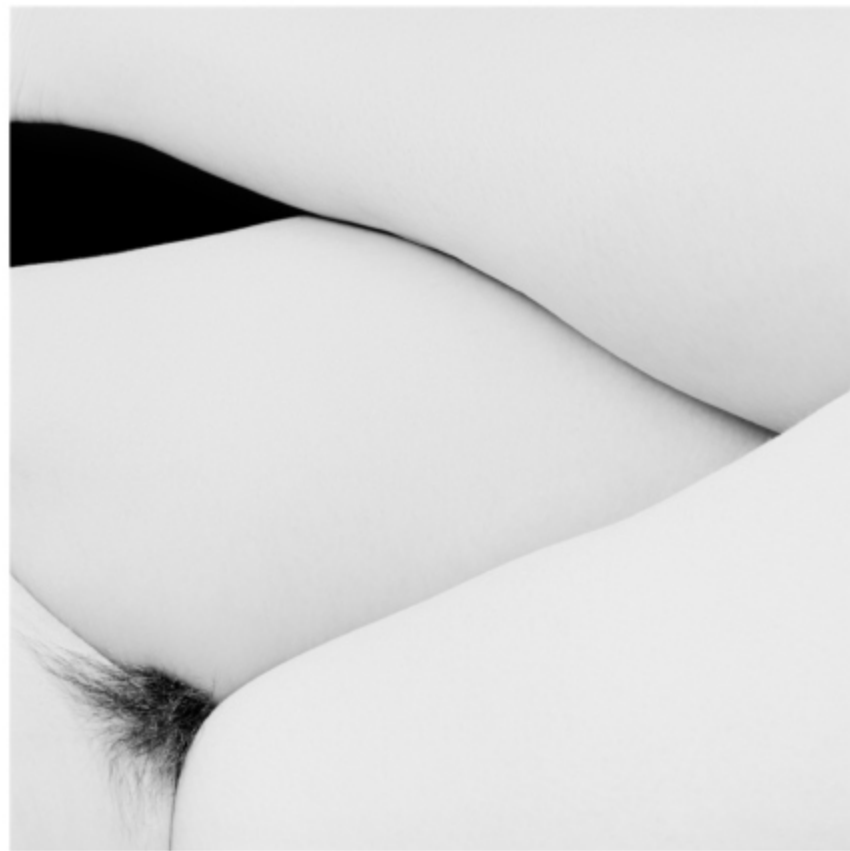
Maintenant, je fais très peu de séances Carré Blanc, trois ou quatre par an, donc il est important de travailler avec des modèles que l'on connaît bien, et qui savent s'intégrer sur cette série. Quand elles ont compris la méthode, cela devient beaucoup plus facile. Il y a en effet beaucoup de paramètres à gérer. Ce n'est pas facile à intégrer, mais quand vous tombez sur quelqu'un qui a compris ça, vous êtes tout de suite opérationnel, même si le principal reste à faire.

Un matériel à recommander ?

Si je dois évoquer le matériel que j'utilise le plus actuellement, outre l'appareil *Fuji XT 1* et le formidable objectif 56mm 1,2 APD, j'ai une vraie tendresse pour la série Instax, et plus particulièrement les mini, avec une photo qui ne dépasse pas 8cm sur 5. Je travaille actuellement beaucoup avec ça et c'est passionnant. Une grande partie de ces travaux a d'ailleurs été exposée sur le stand *Fuji* lors du dernier *Salon de la Photo*.

Des projets ?

Des projets j'en ai beaucoup ! (Rires). En 2015, j'ai prévu de sortir (enfin !) un livre sur cette série Carré Blanc et la sortie de ce livre devrait être couplée à une exposition rétrospective de ce travail. Ayant acquis un bel atelier sur Paris, avec une magnifique verrière, nous travaillons également à une nouvelle série réalisée avec du film *Polaroid 55* en lumière naturelle. Mais ça, c'est une autre histoire...







La sentir, la percevoir comme une sorte d'empreinte persistante, irréelle, laissée sur sa rétine. Il l'avait si peu, si mal vue que, pour ainsi dire, en lui-même : une chose tiède, blanche comme le lait (...), une sorte d'apparition non pas éclairée par cette lampe mais luminescente, comme si sa peau était elle-même la source de la lumière, comme si toute cette interminable chevauchée nocturne n'avait eu d'autre raison, d'autre but que la découverte à la fin de cette chair diaphane modelée dans l'épaisseur de la nuit : non pas une femme, mais l'idée même, le symbole de toute femme.

La route des Flandres, Claude Simon 1960

MARCO SANGES

AU DELÀ D'UN MONDE DÉCADENT, À TRAVERS DES YEUX INDÉCENTS



Photographe et cinéaste, Marco Sanges est né à Rome en 1970 et réside actuellement à Londres. Narrateur mystérieux, il invite le spectateur à se projeter dans un univers onirique et surréaliste à travers un voyage mental et sensitif. Ainsi le questionnement est de rigueur face à des personnages multiples et non conventionnels qui appellent une interprétation subjective et singulière. Le spectateur se trouve propulsé dans un monde étrange, poétique et fantasmé.

L'identité de ses personnages, de ses acteurs, est ambiguë. Multitude et enchevêtrement des corps prennent parfois le pas, pour faire émerger la grande collection des passions humaines, décadentes, érotiques et grotesques, dans une tension dramatique exacerbée, rejetant les normes établies, posant les principes mêmes de la nature humaine, vulnérable, caricaturale et risible. Reconnu pour ses expositions et ses publications, il travaille régulièrement avec le cinéaste Alberto Bona, avec qui il a codirigé *Pondering of a Lonely Wonderer* et *La sonnambula*. Son livre photographique « *Circumstances* » est devenu un film, primé au *Festival du Film de Portobello* en 2008. Marco Sanges est attiré par les films en noir et blanc de l'ère du muet, comme pour illustrer et dépeindre les confins de l'aliénation mentale, dans un inconscient impénétrable.











“

Depuis toujours, je me souviens avoir été fasciné par les films, je voulais que mes photographies « parlent » d'une façon cinématographique. J'ai développé mon style, entièrement basé sur l'imagerie du rêve et de l'onirisme, élaboré d'après une histoire multicouche, un cinéma imaginaire très personnel. Magnifiant une imagination grossissante au delà de l'imagination elle-même, mes projets, aussi complexes soient-ils sont dévoués à la scénographie théâtrale











En Rade

Alors l'homme à la tête glabre, s'approcha d'elle, des deux mains saisit la robe qui glissa et la femme jaillit, complètement nue, blanche et mate, la gorge à peine sortie, cerclé autour du bouton d'une ligne d'or, les jambes fuselées, charmantes, le ventre gironné d'un nombril glacé d'or, moiré au bas comme les cheveux de reflets mauves.

Dans le silence des voûtes, elle fit quelques pas, puis s'agenouilla et la pâleur animée de sa face s'accrut encore.

Reflété par le porphyre des dalles, son corps lui apparaissait tout nu ; elle se voyait, telle qu'elle était, sans étamine, sans voile, sous le regard en arrêt d'un homme ; le respect épéuré qui, tout à l'heure, la faisait frémir devant le muet examen d'un Roi, la détaillant, la scrutant avec une savourante lenteur, pouvant, s'il le congédiait d'un geste, insulter cette beauté que son orgueil de femme jugeait indéfectible et consommée, presque divine, se changeait en la pudeur éperdue, en l'angoisse révoltée d'une vierge livrée aux mutilantes caresses d'un maître qu'elle ignore.

La transe d'une irréparable étreinte, rudoyant sa peau anoblée par les baumes, broyant sa chair intacte, descellant, violant, le ciboire fermé de ses flancs, et, surgissant plus haut que la vanité du triomphe, le dégoût d'un ignoble holocauste, sans attache d'un lendemain peut être, sans balbuties d'un personnel amour leurrant par d'ardentes simagrées d'âme la douleur corperelle d'une plaie, l'anéantirent ; - et la posture qu'elle gardait écartant ses membres, elle aperçut devant elle, dans la glace du pavé noir, les couronnes d'or de ses seins, l'étoile d'or de son ventre et sous sa croupe géminée, ouverte, un autre point d'or.

J.K Huysmans









MARTIAL LENOIR

Martial Lenoir est un photographe né en 1971, qui vit et travaille à Paris. Il vient tout récemment de quitter son atelier de Pantin, situé dans une vaste friche industrielle, un lieu à l'effigie du personnage. Il découvre la photographie à ses trente ans, « par hasard », et acquiert alors son premier appareil, un Mamiya RB67, qui ne le quittera plus. Ses trois premières séries, *La loge des rats* (pour laquelle il sort primé au *Festival Européen de la Photographie de Nu d'Arles*, en 2009), *Les Garçonnes* et *Reflets du désordre*, sont des mises en scène minimalistes approfondies et étudiées où l'esthétique du boudoir est exacerbée. Le modèle est nu, arborant corsets, boas, perles et jarretières, affichant une pose délicate et active. Chez Martial, le modèle ne sourit jamais, la beauté est froide, diaphane, glacée, comme pour lier la solitude à l'introspection, à l'instar de sa lumière :

constamment naturelle. Comme un tableau précieux, l'instant semble capturé, mais sans aucune tension dramatique. Désormais, Martial réalise de nombreux tests pour des agences et se développe dans la mode. Mais ici, pas d'ornements excessifs ou de mises en scène opulentes et saturées. Place au brut : la femme est sublimée naturellement, sans artifice. Elle est magnifiée par sa simple beauté et dans son simple appareil. Au fur et à mesure de ses créations, les accessoires s'évaporent pour laisser libre cours à la nudité primitive. Sa dernière série, «*béton*», en est le témoin privilégié, tant par l'impact cognitif de l'intitulé que par le résultat brut. Martial est un photographe prolifique et passionné, un amoureux du polaroid, de son traitement, de ses nombreuses techniques et déclinaisons. Il a étrenné le boîtier instantané pendant plusieurs années consécutives, pour déboucher, ainsi, sur ce résultat des plus soignés.











Peux-tu nous expliquer ton parcours ?

Je suis arrivé sur Paris en 1995 pour être comédien. Avant mes 30 ans, je faisais du théâtre mais surtout de l'animation, de l'événementiel. À l'époque, et pour être tout à fait franc, la photographie ne m'intéressait absolument pas. J'avais posé pour quelques photographes, nu, seulement pour le plaisir.

Un beau jour j'ai retrouvé l'appareil photo de mon père dans une malle, un vieux Fuji 4 et je me suis dit que j'allais faire une pellicule en noir et blanc. Après quelques bons retours je me suis acheté un boîtier automatique et j'ai fait des photos de concerts, en extérieur. Et à ce moment là, le *Nouvel Obs* et *La Croix* m'appellent pour mettre mes photos dans leur journal respectif. C'était assez étonnant. Techniquement je n'étais pas bon, un ami qui était photographe professionnel et qui exposait m'a dit clairement « tes photos sont nulles, tes lumières pas travaillées » et il m'a conseillé de faire une école, ce que j'ai fait. Au bout de 3 mois, un ami de l'école me conseille de me lancer dans la mode, et m'entraîne dans les agences de mannequins. J'ai commencé à faire des tests. J'ai adoré la mode, la mise en scène, j'adorais cette idée de tableau, de peindre, mes premières photos étaient très proches de la peinture. La mode permet ça : un modèle, un espace, un lieu, je crée ma lumière et ma mise en scène. Mais dans le milieu de la mode, on s'en fout de peinture ou non, culture ou non, et je ne me suis pas du tout senti à l'aise. Plus tard, je suis devenu assistant de photographes culinaires et de natures mortes au studio *Daguerre*. Dans ces disciplines, en lumière, les photographes sont véritablement talentueux. Ils installent

5 ou 6 lumières plus des réflecteurs et le résultat est impressionnant. C'est là que j'ai vraiment appris ce qu'était la lumière. Avec la mode, il y avait trop de contraintes. J'aime bien la contrainte d'espace ou de lumière parfois, la contrainte de la difficulté technique, pas celles des gens. La mode m'a servi pour le nu, mon nu est très proche de la mode, je suis venu au nu à travers la mode.

**" L'INTÉRÊT
DE LA TECHNIQUE
C'EST DE SAVOIR
L'OUBLIER.**

Ton principal trait de caractère ?

Bosseur, hyper bosseur. Quand quelque chose me

plaît, je peux bosser comme un fou. Sur la loge, j'ai bossé 3 ans à raison de 3 à 4 séances par semaine. Quand j'étais à l'école photo, la journée je faisais du tirage, et la nuit j'avais monté un labo et je continuais de faire du tirage jusqu'à 4h ou 5h du matin. Donc bosseur ... quand ça me plaît (Rires).

Celui dont tu es le moins fier ?

L'orgueil ! L'orgueil très mal placé.

Celui que tu détestes chez les autres ?

Le manque d'humilité (Rires). Et le manque d'humour, je ne supporte pas les gens trop sérieux, qui manquent d'humour.

Pourquoi le nu ?

Quand j'ai commencé à faire de la photo, je me suis dit que je ne ferai jamais de nu. J'avais vu tout ce qui se faisait en nu, il y avait des maîtres du nu et en dehors d'eux tout ce que je voyais était ennuyeux, répétitif. Il s'agissait la plupart du temps juste de filles à poil pour être à poil. Puis est venue ma série *La loge des rats*. J'ai trouvé un lieu,

puis des idées pour mettre en scène des personnages. Quand je commence une série je ne sais jamais comment ça va se finir. Dans le livre « *La loge* » il y a eu des photos très habillées et d'autres très nues que je n'ai pas gardées car elles étaient moins émouvantes. La toute première photo de la série était celle d'une stripteaseuse. Elle a donc voulu poser nue. Je l'ai faite dans la loge, d'où « *La loge des rats* » et c'est en voyant cette première photo que j'ai continué à en faire dans ce lieu. J'ai commencé à découvrir la lumière sur les corps, et la lumière sur le nu, c'est extraordinaire. Quand les modèles se sont déshabillés, j'ai découvert une émotion complètement différente ! Cette émotion m'a intrigué. Mon travail maintenant est orienté nu, et je le revendique. C'est pour ça que je suis connu.

Ton truc pour rassurer les modèles ?

Avec des filles qui n'ont jamais posé nues ou qui sont un peu réticentes, je leur propose quelque chose qui leur plaît et je vois alors si c'est possible d'amener le nu ou non. Mais même moi je suis gêné au départ. Dire à une fille : « déshabille-toi », j'en suis incapable ! Il faut donc que ça vienne des deux côtés. Il n'y a qu'au moment où elle est à l'aise et moi également que ça va. Les trois quarts des modèles que je shoote me contactent directement maintenant donc c'est plus simple. Ça peut arriver qu'une fille vienne, que je lui montre mon travail et qu'elle revienne pour faire une séance de nu, et c'est de plus en plus fréquent.

Si tu pouvais shooter n'importe qui ?

Tilda Swinton.

...











“

La photographie
est un court métrage
absolu. Pas de sous
titre, pas de bruit,
pas de parole et
pourtant, elle
raconte une
histoire



Une névrose ?

Je n'ai que des névroses (Rires) ! L'obsession de la vieillesse, du temps qui passe.

Quelle trace veux-tu laisser dans le monde de la photographie ?

Si vous restreignez ça au milieu photographique, je m'en fous un peu. De l'art, un bien grand mot. Mais une ambition serait qu'on étudie comment mes photos ont pu être faites, pas techniquement, mais plutôt mises en scène. Je pense que le plus important dans mes photos reste la mise en scène. C'est d'ailleurs le métier de metteur en scène, de directeur de plateau qui est intéressant dans ce que je fais.

Pourquoi la lumière naturelle ?

Avant de commencer mes propres séries, je ne shootais qu'au flash, des flashes partout. Avec le numérique, toutes les lumières naturelles deviennent bonnes. Quand je maîtrise un lieu et sa lumière, c'est beaucoup plus facile pour moi parce que je suis libre de travailler comme je veux avec le modèle. Je ne m'occupe plus du lieu ni de la lumière mais seulement du modèle. Avec la lumière naturelle j'ai plus d'espace, plus d'étendue de travail.

Et pourquoi peu de contraste ?

Car je suis nul en couleur ! Mon assistant de l'époque m'avait mis une pellicule périmée, du E6 à l'époque, du diapo, du film positif. Avant, on

pouvait faire du traitement croisé. On prend un système de diapositif et on le développe en C41 et on obtient un négatif qui est très contrasté, très fort, et dont la colorimétrie est complètement aléatoire et suivant la pellicule et le développement on arrivait à avoir des résultats. Au final, j'ai trouvé la photo tellement belle que je l'ai envoyée pour un concours photo et j'ai gagné avec une photographie, qui n'était pas maîtrisée !

La technique semble avoir une grande importance ?!

J'ai une formation de mathématicien au départ. L'intérêt de la technique c'est de savoir l'oublier. L'obsession de rater pousse à être trop propre, sans laisser aller. J'ai tellement peur de rater une photo que j'ai besoin de maîtriser. Mais avant cela c'est parce que ça me passionne ! Dès que je trouvais une nouvelle technique, je l'étudiais à fond et dès qu'elle ne m'apportait plus rien je passais à une autre. Je joue au chimiste en quelque sorte.

Un endroit qui te ressemble ?

Le café juste en bas de chez moi. Un café qui ne paye pas de mine, mais où je me sens bien.

Comment tes idées prennent vie ?

Ça part d'abord d'un lieu. Je vais shooter quelque part, regarder la photo et me dire, « ce lieu m'inspire ». Puis je vais me faire une histoire et je vais adapter l'histoire au lieu.

L'influence de ta photo ?

La bande dessinée et le cinéma.

Un objet indispensable ?

Un livre.

Un livre de chevet justement ?

Fante, James Elroy (*Dalhia Noir*) ou Desproges, « *Ma part d'ombre* ».

La phrase qui te déstabilise le plus !?

« Ah, c'est vraiment super beau ce que tu fais ! ». D'ailleurs, je trouve ça aussi con de dire « c'est nul ce que tu fais ». Sans arguments... Par contre quelqu'un qui trouve une critique élaborée, oui.

Tes projets ?

Trouver un lieu pour débiter une nouvelle série, et j'aimerais beaucoup faire des couvertures de livre classique, ça fait un petit bout de temps que j'en parle avec un éditeur sur Paris. Je viens par ailleurs tout juste d'imprimer mon livre, « *Les reflets du désordre* », promu et distribué par les éditions *La Musardine*, imprimé à 1000 exemplaires dont 70 fine art et 12 avec des polaroids numérotés. Il sera disponible dès le mois de mai dans les librairies et disponible dès maintenant via l'adresse : lesrefletsdudesordre@gmail.com











BART RAMAKERS



Bart Ramakers est né en Belgique, en 1963, près de Maaseik, la ville natale des frères Van Eyck. Sous l'influence de son père, amateur d'art, il absorbe tout ce qu'il peut trouver dans la bibliothèque du village sur la peinture, l'histoire, la typographie et l'impression. À douze ans, il se met à écrire et illustrer des histoires avant de s'inscrire dans une école d'art. Plus tard, il apprend les astuces graphiques à l'académie Maasmechelen, y compris la technique de la gravure. En même temps, il découvre avec la Symphonie Fantastique, Faust, Boris Godounov, Othello, Le Sacre du Printemps et Lady McBeth ... un paysage sonore et narratif qui se conjugue parfaitement à ses dessins. C'est dans toutes ces œuvres d'art que se trouve la source du travail de Bart Ramakers, avec comme ingrédients principaux le narratif et le pictural de la musique et de la peinture baroque et romantique. Dans les années 70, il suit un cursus d'histoire à l'Université de Louvain. Sa propre production artistique se composait alors uniquement de dessins en noir et blanc et de bandes dessinées.

Sa première exposition de dessins à Louvain est un tel succès que toutes les œuvres sont vendues. Sous l'influence de Rubens ou de Manara, le nu féminin était déjà à cette époque un élément important dans son travail.

En vingt ans et deux mariages, Bart Ramakers a fait carrière en communication et marketing. À côté, il nourrissait ses thèmes artistiques, film après opéra, bande dessinée après roman, voyage après voyage, jusqu'au moment où en 2009, il commença sa propre carrière artistique. Au cœur du travail de Bart Ramakers se trouvent les mythes classiques, les fables et les légendes, colorés dans une perspective contemporaine, imprégnés des sentiments humains déchirants, passion et trahison, amour et haine, envie et jalousie ... Chez Bart, les relations hommes / femmes sont renversées, par une ironie sarcastique. La morale chrétienne de souffrance et de culpabilité se transforme en une histoire de joie et de générosité, là où les références à l'histoire de l'art abondent.

Hercules

Page suivante : Agnus Dei / La dernière Cène

Puis : Le principe de l'Équivalence









Nous avons découvert les clichés de Bart Ramakers sur internet l'an dernier, pendant nos longues heures de recherche, (comme il le dit lui même, « c'est un boulot difficile mais il faut bien que quelqu'un le fasse »), et nous avons été tout de suite fascinés par sa Cène et son univers. Lors d'un petit tour de la rédaction à FotoFever, le salon du carrousel du Louvre, nous sommes tombés sur le stand de la galerie Emilie Dujat, une galerie bruxelloise se revendiquant libertine et libérée, un espace de sensualité et de sensorialité dans l'art. Après présentations respectives et entrées en matière nous avons discuté des œuvres qu'elle présentait, essentiellement celles de Bart Ramakers, et celles de Frédéric Fontenoy, photographe incisif que l'on suit depuis quelques années. La maîtresse des lieux nous a donc présenté Bart : accent belge intense, réconfortant et tout de suite sympathique, une personne humble, créative et spirituelle. Puis après nous être recroisés lors d'un vernissage qu'il réalisait rue Matignon, à Paris, nous avons convenu d'une interview, chez Frédéric Fontenoy, dans son studio photo et son appartement, un lieu à l'image du personnage.



Pour commencer pourrais-tu nous présenter ton style ?

C'est un style pictural, narratif, j'essaye de réaliser des tableaux en me rapprochant de la peinture des maîtres flamands. Je crée pour façonner des histoires, des petits films condensés. Mais je ne me sens pas photographe pour autant, j'utilise la photographie comme n'importe qui peut utiliser la peinture, la gravure ou la sculpture, pour atteindre un but. La photographie est un medium comme un autre. Mais je ne souhaite pas trop utiliser Photoshop pour autant, en créant par ce biais un aspect pictural, je veux que l'on voie qu'il s'agit là de photographie.

Et quel est pour toi le but de ce medium ?

J'ai quelques obsessions et quelques grands thèmes ! (Rires). Un des grands thèmes reste la religion, mon éducation chrétienne, un thème qui a bercé ma jeunesse. Dans les années 60, chez moi ce n'était pas le *Flower Power*, les *Rolling Stones*, mais plutôt Jésus Christ,

l'Eglise. Je n'ai découvert l'existence de 1968 que dans les années 70 ! Je me suis vite rendu compte qu'il y avait quelque chose qui clochait avec la religion. Mes intérêts pubères dans les années 70, étaient plutôt liés aux femmes et à l'amour, et je pense toujours que cela va nous sauver. Tout cela se retrouve dans ma photo, je remplace souvent Jésus par une femme nue, victorieuse : nous sommes rentrés dans l'âge Aquarius !

J'ai deux thèmes de prédilection. La religion d'une part et le renversement de pouvoir et de statut entre hommes et femmes. Si les femmes sont nues, elles ne sont pas brusquées ni vulnérables pour autant. Dans mes images, les femmes sont fortes et c'est pourquoi j'ai beaucoup de clientes femmes. Chez Fred, (*Frédéric Fontenoy ndlr*) les femmes sont souvent soumises, à l'inverse de ma mise en scène. Mais réflexion faite, il y a un troisième thème, un mélange des histoires : en tant qu'historien, j'ai compris qu'il n'y a pas de réalité. Même si nous sommes faits de sang et de chair nous ne sommes

pas vrais pour autant, nous sommes avant tout des histoires. Je me suis aperçu que beaucoup de personnes, et surtout à la fin de leur vie, se sont monté leur propre histoire et certaines choses ont été dissimulées, oubliées. Quand les gens regardent une histoire ils font leur propre interprétation et c'est fantastique, ce n'est pas à moi de tout révéler, de révéler l'histoire.

Qu'en pense ta famille du coup ?

Mes parents ont évolué avec le temps. Dans les années 70, beaucoup de gens se sont aperçus que la religion était quelque chose de social en fin de compte. J'ai toujours dessiné et peint, surtout adolescent. Mes parents savaient que j'étais obsédé par la nudité féminine mais ils l'ont toujours accepté car il s'agissait d'art. Mon père avait toujours souhaité dessiner. Au début, quand j'ai commencé la photo, ils me disaient, peut-on montrer ça aux gens ? Et maintenant ils en sont plutôt fiers et mon père a déjà participé à un shooting.



Mundo Magico



La grande danse de la vie



Une image qui t'a marqué ?!

Rubens. Des lumières hors du commun.

Si on devait retenir une seule de tes images ?

« *War of the roses* », (ci-contre). Quand j'ai commencé avec ce style de photo c'était une découverte. Avant, je photographiais des femmes nues, mises en scène comme il y en a beaucoup. Et puis, finalement, je me suis aperçu que j'avais envie de raconter des histoires mythologiques, des contes, je me suis rendu compte que je voulais raconter quelque chose de différent. Ma toute première photographie plus personnelle c'était « Le voyage à Cythère », un troupe de cirque avec le modèle tatoué dans le train. Et je me suis dit que je voulais faire une très grande œuvre pour la mettre dans un hôtel, ou dans une église, et c'est comme ça que « *War of the Roses* » est née.

Dans mon travail, il y a plusieurs genèses de photos, il y en a pour lesquelles j'ai beaucoup de rationalisme, d'autres plus spontanées. Ici dans « *war of roses* », ce fut une vision. J'ai vu ça un matin au réveil, et ensuite je n'ai eu qu'à chercher le modèle, les tenues, le lieu. En tout, il m'a fallu un an pour réunir toutes les pièces du puzzle. On a shooté dans une église, une église désacralisée !

Un endroit qui te ressemble ?

Je me suis rendu dans un musée, à Londres, le Sir John Soane's Museum, une maison très étroite, d'un architecte de la banque nationale de Londres. La maison était saturée de sculptures grecques, romaines et il n'y avait pas une place libre sur les murs ou au plafond. C'est comme si j'étais dans le cerveau de cet architecte et en même temps dans les catacombes de notre civilisation occidentale. Je me sentais là, chez moi.

Pourquoi pas de noir et blanc ?

Car le noir et blanc permet d'obtenir un effet graphique très facilement. Le plus grand défi pour moi était de trouver une esthétique picturale avec la couleur. J'ai expérimenté beaucoup pour donner cet aspect verni, vieilli et transparent. Même si Fred fait du noir et blanc et que la technique polaroid reste merveilleuse !

Touche à tout, design, photo, peinture ? Une autre envie après la peinture ?

C'est un piège ! (Rires). Je dois vous avouer qu'on m'a souvent demandé pourquoi je ne faisais pas de vidéo puisque je raconte des histoires. Je fais des backstage mais c'est tout. Je vais donc m'essayer à la vidéo dans un château avec des jeux de miroirs, avec des personnages excentriques, mais sans prendre de photo, juste le mouvement. Le grand défi est qu'il s'agit de lumière continue !

Question technique : ton appareil photo fétiche ?

Du fétiche chez le maître du fétiche !!! (Rires.) Je ne vais pas répondre avec mes émotions. Je vois davantage compte tenu des possibilités numériques. J'ai découvert le *Phase 1 IQ180*. Quand j'ai vu les résultats je suis tombé amoureux. Le focus, le contraste et le format, je suis ravi. Parfois, c'est d'ailleurs un peu trop détaillé pour avoir un effet pictural !

Un film ?

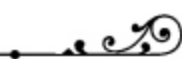
Lola Montès de Max Ophüls, *Citizen Kane* de Orson Welles, *8 1/2* de Federico Fellini, *L'Année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais, *Alexander Nevski* de Eisenstein... Mais si je devais n'en choisir qu'un, *Stardust Memories* de Woody Allen.

“

WE ARE
SUCH STUFF
AS DREAMS
ARE MADE ON,
AND OUR
LITTLE LIFE
IS ROUNDED
WITH A SLEEP.

(William Shakespeare,
The Tempest, Act 4, Scene 1)

« Nous sommes de la même étoffe que les songes,
et notre vie infime est cernée de brouillard... »





Night Porter



Bank Secrecy



No Strings Attached



Amor Aeternus





Spring mermaid & Visa to Paradise



MesseNoireB



Pygmalion



Strangers in the night



Le Sacre

PARTIE II

Le nu comme une oeuvre picturale

ANTON | L'inventeur de la photo - peinture

SOLOMOUKHA



Il y a des rencontres qui surgissent dans votre vie sans prévenir, des rencontres magiques, qui marquent. Ma rencontre avec Anton s'est faite naturellement, sans artifice, comme une évidence, une sorte de rendez-vous prémédité. Ça faisait plusieurs mois que j'avais contacté ce photographe ukrainien, qu'on voulait à tout prix dans le prochain numéro. Je ne savais alors pas s'il résidait toujours en France et je ne connaissais encore rien de son histoire, un passé chargé et fertile dont les prochaines pages témoignent.

La première fois que j'ai rencontré Anton, c'était chez lui. J'étais confus, quelque peu anxieux, m'étant fait une représentation du personnage totalement infondée, bourrée de préjugés et d'idées reçues que je m'étais forgée en tentant de décrypter son œuvre : un énergumène concupiscent, halluciné et excentrique. Loin de là. Il m'a abordé avec un accent russe, derrière des lunettes de vue fumées et cet éclair de génie qu'ont certaines personnes, trop rare, trop précieux, dans une exaltation verbale, accompagnée de cette lueur de folie qui caractérise la démence de vivre et de jouir de tout. Je rentrais chez lui. Une pièce saturée de poupées, de perruques multicolores, d'un amoncellement de menottes, de cadres vides et de breloques dépareillées en tous genres. Ici, pas d'entrée en matière, de ronds de jambes ou de boniments introductifs. Les premières gênes sont tout de suite effacées, les lieux communs laissés dehors. Après plusieurs entrevues, notamment à Paris Photo ou aux vernissages de

Witkin ou Lagrange, on s'est dit qu'il fallait faire une interview et qu'elle risquait d'être démente. Il nous propose donc de passer à son atelier « au sommet de Paris » et on débarque avec trois membres de l'équipe, et autant de bouteilles de rouge pour entamer l'entretien. Arrivés chez lui, trois autres bouteilles nous attendent, préalablement ouvertes. Un déchaînement d'enthousiasme s'installe alors, une passion dévorante. Un type qui vit. On ne s'ennuie pas. Le temps passe d'ailleurs trop vite.

Anton a 69 ans, ça ne s'invente pas. Rajouter au bonhomme libidineux cette année chère à Gainsbourg. Provocateur, licencieux mais pas corrompu. Tenter de réduire le personnage à une biographie sommaire serait lui enlever sa substance même, mais il faut bien passer par là pour tenter d'en comprendre les contours.

Anton Solomoukha est un artiste pluridisciplinaire, membre de l'Académie des Beaux-Arts d'Ukraine, formé à Kiev. Peinture, dessin, collage, photographie, tout support y passe. A son arrivée à Paris, il se lie d'amitié avec Robert Doisneau et Henri Cartier-Bresson, deux rencontres qui influenceront son implication dans la photographie. Anton est connu pour être l'inventeur d'un nouveau genre : la «photo peinture», associant l'imagerie photographique à l'art pictural. Ses mises en scène, « son théâtre mental », sont des capharnaüms insondables, des enchevêtrements orgiaques, où l'opulence des formes humaines et des personnages rappelle les grands maîtres classiques. Mais ici, la







Qu'est ce que la photo-peinture pour toi ?

À l'origine je suis peintre. En Ukraine soviétique, où j'ai grandi, tous les étudiants aux Beaux-Arts recevaient obligatoirement une formation académique de dessin, de peinture, puis de composition. Depuis 2005, tous mes projets consistent à construire volontairement des séries de photos-images composites. Chaque photo est construite à partir de multiples éléments indépendants que j'unis volontairement afin de définir une composition scénique. Cette démarche est probablement comparable aux Néo-happenings (improvisations collectives très en vogue dans les années 60).

Quand on lit que tu es le créateur de la photo-peinture, qu'en penses-tu ?

Je suis parti de ce postulat «C'est pas l'art qui copie la nature, c'est la nature qui copie l'art» (O.Wilde).

Je cherche un univers, tantôt structuré et mécanique, tantôt surchargé et organique (aucun choix n'est innocent) - ce sont les schémas contradictoires de mon théâtre mental.

Les idées se matérialisent, elles se cristallisent en une somme de tensions, adéquates à l'idée de départ.

Mes fantasmagories numérisées sont davantage une allégorie baroque (presque polythéiste), qui projette une vision d'un subjectivisme trompeur, éminemment pictorialiste.

Souvent je rêve d'Allégorie. Cette antithèse de l'art, cette «aberration esthétique», est constamment accusée de s'aventurer en zone interdite: l'Art contemporain.

Elle est apparue comme une réponse à un sentiment de désespoir s'opposant à

l'esthétique, la philosophie, la morale et même aux courants mystiques traditionnels. En fait, l'Allégorie représente l'espace entre le présent et un passé irrévocable, une enquête-miroir sur la fascination moderne pour les sujets mythiques... Une attitude ni frivole, ni stupide.

Comment es-tu devenu académicien ?

Mon père a travaillé dans le secrétariat de Kroutchev (à l'époque premier secrétaire du parti communiste d'Ukraine). De temps en temps, toute la clique s'agglutinait dans notre appartement pour se remplir l'estomac. Lors d'un dîner bien arrosé, la légende familiale veut qu'à la question de Kroutchev «Anton, quel métier veux-tu faire plus tard ? », j'ai répondu avec la naïveté de mes 5 ans « je veux être pêcheur à la ligne ». Kroutchev m'a alors lancé cette phrase : « En vérité il y a deux titres nobles: le maréchal et l'académicien. Le reste, c'est de la merde ». Avec l'âge, la pêche à la ligne m'a déçu. J'ai donc cédé en 2009 aux propositions insistantes de mes amis académiciens de faire partie des leurs. Il fallait alors obtenir 75% des voix, j'en ai obtenu 100% (Ils étaient probablement mal réveillés).

Le nu ne leur posait pas de problème ?

Pas vraiment. Dans l'Ukraine de 2009, certains projets transgressifs étaient plutôt bienvenus car le vrai enjeu était plutôt de balayer les séquelles de l'URSS. L'école artistique soviétique était bien construite mais trop académique et opaque. Elle se mettait en opposition des recherches

contemporaines. Car en Europe, pendant des décennies, la pratique de l'art a été dominée par certaines idées maîtresses, comme la liberté d'expression ou la primauté de la forme. Cette période, qu'on associe à la néo-post-modernité, va ouvrir une ère nouvelle d'éclatement des formes et des écoles de pensée partout dans le monde, comme en Ukraine. S'il n'y a pas de passion pour l'art contemporain, c'est peut-être qu'il n'y a pas lieu de se passionner. On s'agite beaucoup plus lorsqu'on parle de Houellebecq, de Jeff Koons ou du dernier Lars Von Trier... Et si c'était ça, l'art contemporain? Et puis l'art, c'est aussi la médecine, la menuiserie et la pâtisserie. J'espère que la volonté de dérision s'étendra à de nombreux aspects de la création artistique, n'épargnant ni les préjugés, ni les goûts du public.

Comment le fils d'un apparatchik soviétique devient-il un artiste contemporain provocateur ?

À 6 ans, par le plus grand des hasards, j'ai reçu la médaille d'argent du meilleur dessin mondial à Tokyo. Mon indifférence face à cette distinction a complètement changé, quand un ami de mon père s'est exclamé: «Maintenant les mathématiques, la physique et la chimie, à la poubelle! Anton va être peintre». Cette idée m'a tout de suite emballé. Puis, quand j'ai eu 7 ans, j'ai appris que toutes les phrases prononcées ou écrites se limitaient aux seuls modes indicatif, interrogatif ou exclamatif. Cela m'a terriblement déçu. Ma possible carrière d'écrivain était compromise. La peinture m'offrait une plus grande ouverture.

Le Petit Chaperon Rouge Visite Le Grand Louvre.

- Enlèvement des Sabines. Poussin / Rape of the Sabine Women / Poussin Викрадення сабінянок. Пуссен
- Guernica. Picasso / Герніка. Пикассо
- Olympia. MANET / Олімпія Мане



Tchernobyl. La salle de sport. Le radeau de la Méduse. Géricault.
Chernobyl. The sports hall. The Raft of the Medusa. Géricault.
Чорнобиль. Спорт. зал. Пліт «Медузи». Жеріко.



Tchernobyl. La salle de basket-ball. La Bacchanale des Andriens. Titien.
Chernobyl. The basketball hall. Bacchanal of the Andrians. Titian.
Чорнобиль. Баскетбольний зал. Вакханалія. Тіціан.

Dans certains projets, tu te revendiques «pornographe», qu'est ce que ça veut dire?

Obsédé par mon travail, j'insiste sur la virtuosité technique, sur mon imagination mystérieuse et perverse, et l'expressivité des matières picturales. Le mot pornographie a été inventé au siècle des Lumières et peut être défini ainsi : « Une représentation complaisante - à caractère sexuel - de sujets, de détails obscènes, dans une œuvre artistique, littéraire ou cinématographique ». Il désignait alors plus spécifiquement les études concernant la prostitution. Selon moi, la vraie pornographie (au sens des Lumières), ce sont les affiches racoleuses des candidats aux élections présidentielles exhibées sur les murs et les panneaux d'affichage. Concernant la présentation de corps nus, je peux parier 1000 contre 1 que sur les tableaux du Louvre, il n'y a pas un seul soutien gorge, ni un seul slip/culotte. Mes images photographiques sont des synthèses de ma vision méditative, des simulacres du réel. Ainsi, tout ce qui n'est pas nécessaire, car nocif et/ou pervers, l'est justement par une dichotomie - bienvenue et souhaitable. Si l'art provoque des passions destructrices, c'est presque toujours à cause d'oppositions politiques, religieuses, de puritanisme ou d'intolérance. Jamais finalement pour son contenu. Il est pris comme bouc émissaire, il symbolise l'ennemi à détruire.

Contestataire donc ?

Contester dans l'art signifie abolir

les tabous, les préjugés ou les visions traditionnelles des temps passés.

Mes « mises en scène » concentrent sur quelques centimètres carrés le commentaire sur la relation entre le corps et le mal, l'Art et le mal. Je cherche la formule de l'iconographie d'une intense beauté. Par provocation je parle de pornographie, mais je pense plus à l'idée de transgression qu'à l'idée qu'évoque ce genre d'images. Chaque artiste cherche son propre langage, ses symboles pour s'exprimer. Moi la langue avec laquelle je m'exprime le mieux, c'est le corps féminin. Je pense que l'on peut tout dire avec le corps d'une femme, c'est un langage universel. De plus, tous mes modèles possèdent une substance angélique, ce qui rajoute à mes œuvres l'éclairage divin. Joel Peter Witkin a dit un jour : « Je l'ai choqué, ça veut dire que la photo a été bonne. L'art doit ouvrir les yeux et pour ouvrir les yeux il faut taper sur les doigts, sinon les gens restent aveugles ».

Certaines photos ont été prises à Tchernobyl, une anecdote sur ce shooting ?!

Tchernobyl était, et reste pour moi, comme un territoire abandonné et trahi. Je suis allé dans ce lieu maudit pour transgresser, franchir le Rubicon éthique ou moral, ne pas respecter une loi, ne pas se conformer à des règles considérées comme acquises, intégrées et acceptées de tous, franchir une limite, une ligne interdite, le plus souvent sciemment, en remettant en question de manière virulente et parfois ironique, la ou les règles que l'on bafoue ainsi

ostensiblement. Comme un automate, je prenais des centaines de photos là où presque personne n'a mis les pieds depuis 22 ans. Brusquement, je me suis aperçu que j'étais seul, que les deux techniciens qui m'accompagnaient, après avoir bu cinq bouteilles de vodka, avaient disparu. J'ai ressenti un profond sentiment de vide, presque une absence de volonté de vivre. Le soleil se couchait, les animaux et les oiseaux commençaient à émettre des bruits, la nature est devenue très triste. Je suis monté sur le toit d'un immeuble en attendant le car qui nous avait amenés. La nuit presque tombée, j'ai subitement aperçu ses phares. Ils me cherchaient depuis des heures. Les pauvres, ils étaient plus désespérés que moi !

La trace que tu veux laisser ?

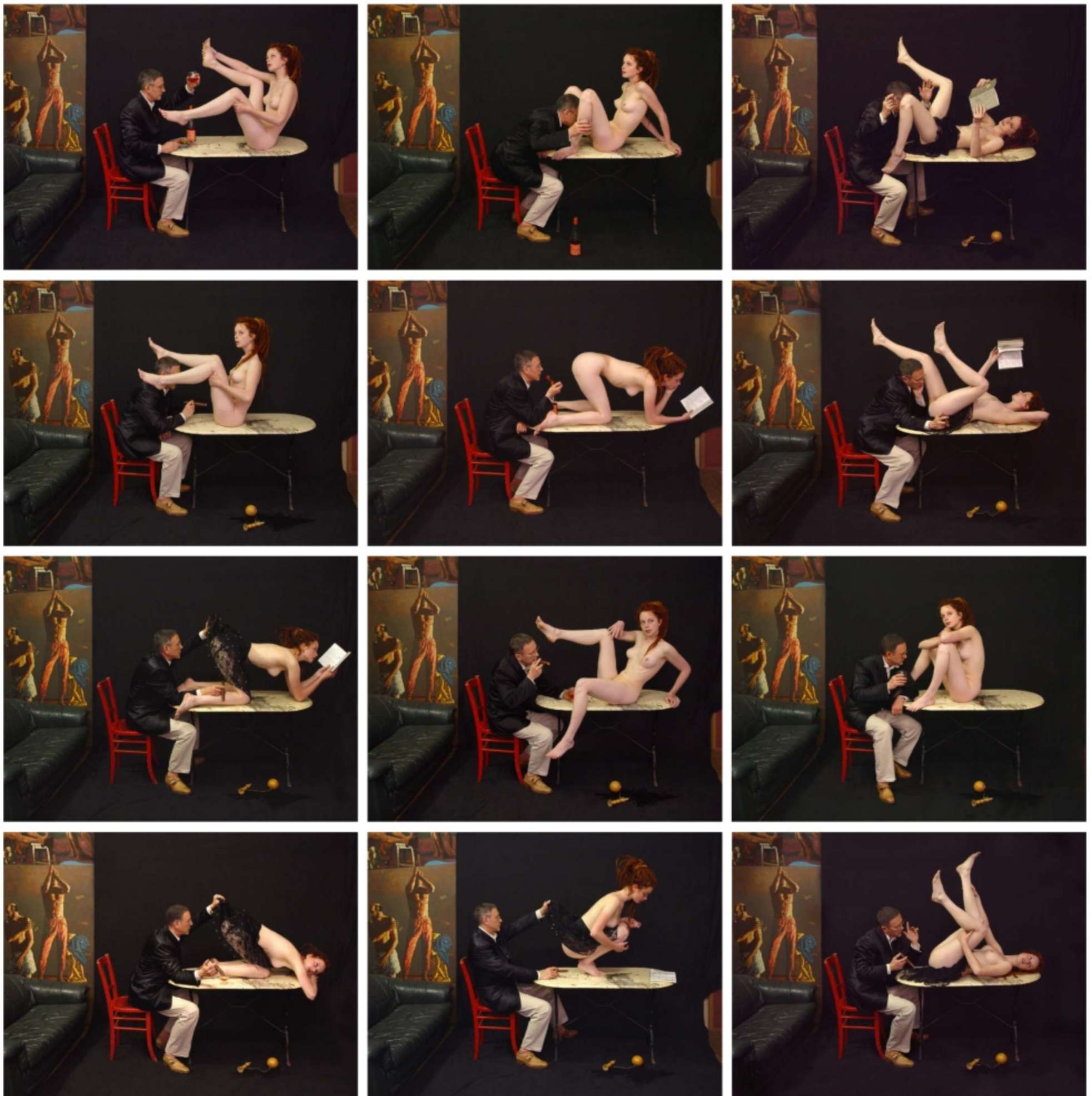
J'aimerais me dire que tous les projets que j'ai commencés sont bel et bien aboutis. Mais il y en a tellement que c'est un vrai désastre dans ma tête ! Pour autant, tout ce que j'ai accompli dans l'Art me rend l'homme le plus heureux de la Terre.

Epitaphe ?

« Sois pas jaloux, connard. »

I FUCK YOUR T-V!

Anton Solomoukha & Irma





La Liberté guidant le peuple. Delacroix.
 Liberty Leading the People. Delacroix.
 Свобода, що веде народ. Делакруа.



Le bain turc 1. Ingres.
The Turkish Bath 1. Ingres.
Турецькі лазні 1. Енґр.

« UNE SÉRIE DE MIRACLES »

Une histoire compliquée. Partir en vitesse. Sortir d'un mauvais rêve.

Récit auto-antropophage

Comment se passe une convocation au KGB ?

La transgression a souvent un côté ostentatoire : on transgresse aussi pour se faire remarquer, on enfreint une loi pour être vu et identifié comme un élément réfractaire, voire rebelle ou dissident, pour se situer par rapport à un système de valeurs et par rapport à une éthique, un ensemble de règles de comportement.

Coup de téléphone. Invitation pour une rencontre dans un grand hôtel à Kiev. Une chambre d'hôtel vide. J'attends 10 minutes. Deux hommes arrivent. La conversation commence. Tu sens qu'on veut t'entuber. Ils te posent des questions très faciles.

- Es-tu patriote ?

Pas d'autre choix que de répondre

- Bien sûr !

- Est-ce que tu veux aider certains organismes qui protègent la tranquillité et la stabilité de la patrie ? ». Et après ils te disent « Il faut que tu trahisses tes amis, car ils sont égarés. C'est pour purger la société des pourris ». Difficile de me la faire à l'envers, j'ai vécu toute mon enfance au milieu des hommes politiques les plus affûtés, des types qui ne faisaient que mentir, et qui excellaient dans ce domaine. J'ai lu Oscar Wilde, Nietzsche et ils m'ont convaincu que quelqu'un qui ne sait pas mentir est une personne ennuyeuse, qui n'est pas créative. J'adore la création. La réalité, ce n'est rien. Tout le monde est capable de cracher la vérité, mais inventer le mensonge c'est génial.

Pendant 6 mois, ils me convoquent régulièrement. Un jour, ils me donnent un magnétophone avec bobines. J'avais pour mission de tirer les vers du nez de mes amis et d'enregistrer les conversations. Bien sûr, je ne me suis jamais résolu à accomplir cette trahison. Sous l'œil attentif d'un agent, alors

que je me saoulais la gueule avec des amis dans un café, j'ai volontairement « oublié » le magnéto sur la table. Il faut savoir que le KGB en 1977 n'était pas aussi répressif qu'à l'époque de Staline. De plus, j'étais marié à une Française, cela m'a protégé en quelque sorte. Suite à cela, j'ai souhaité quitter l'URSS pour la France. Toute mon enfance, j'ai lu Balzac, Flaubert, Maupassant, Céline, les poèmes d'Apollinaire que je connaissais par cœur en Russe. La France était ma seconde patrie. De plus, ma femme était native de Guadeloupe. J'ai déposé deux demandes de visas pour la France. Ma femme était métisse et j'ai joué là-dessus. J'ai accusé l'administration d'être raciste. En deux semaines, j'ai obtenu deux visas pour un mois. J'arrive donc à Paris en 1978.

Peux-tu nous raconter « brièvement » ta venue à Paris ?

En URSS, il y avait une anecdote : « la femme étrangère ce n'est pas pour l'amour, c'est pour le visa ». Quand j'ai expliqué à quelques étudiantes françaises mon désir de quitter mon pays, toutes étaient très enthousiastes à l'idée de faire un mariage blanc, de sauver un artiste « dissident » de la répression. Mon mariage « blanc » est devenu un vrai mariage d'amour.

Je me rendais au ministère des affaires étrangères de Moscou avec tout mon dossier complet afin de valider ou non ma demande, le tamponner ou non.

J'arrive en avance, « superbe » maison gothique, stalinienne, avec l'étoile au sommet. J'attends 5 heures. La personne avant moi sort du cabinet en pleurant. Le visa lui était refusé, comme toutes les personnes avant moi. La porte s'ouvre. Un colonel me regarde de haut en bas et me propose de venir le lendemain car il est 7 heures, c'est la fin de sa journée. Normalement je

suis obéissant et plutôt docile, mais là, je ne sais pas pourquoi, je lui dis : « Aujourd'hui c'est vendredi, demain c'est samedi. Ici c'est Moscou. J'habite à Kiev. Je n'ai nulle part où dormir. J'ai un billet retour demain matin et en plus demain votre ministère sera fermé ». Il me demande d'où vient mon accent. Je lui réponds : « D'une jolie ville du sud, de Kiev ». Il me répond : « Bien. Tu es encore jeune, tu ne comprends rien, mais tu m'es sympathique. Si tu veux partir en France, d'accord. Mais, viens dans mon bureau, je vais te raconter mon histoire ». Son histoire a duré jusqu'à 7h du matin. J'étais le dernier client de sa carrière. Il a sorti la bouteille de vodka, le caviar. Nous nous sommes saoulés toute la nuit et avons chanté des chants ukrainiens. C'est comme ça que j'ai eu mon visa.

Je rentre à Kiev, il pleut. Alors que je marche dans un parc, j'aperçois un grand anti-soviet de l'époque, un activiste dissident (qui est devenu le ministre de la culture quand l'URSS est tombée), Ivan Dziuba. Je l'avais rencontré deux fois auparavant.

Au moment où je me dirige vers lui, un mec du KGB sort de nulle part et me dit : « Tu peux aller lui parler ». Stressé par la situation, je lui réponds que je ne le connaissais pas. Il me demande de l'écouter. Je lui demande si j'y suis obligé. Il me répond : « Non, mais je sais que vous avez reçu aujourd'hui votre visa pour la France. Votre père m'a aidé à soutenir ma thèse à l'université, je veux vous renvoyer l'ascenseur. Lundi, le KGB va venir vous arrêter sous n'importe quel prétexte. Votre visa va être annulé. On vous l'a donné, mais il s'agit d'une stratégie pour rouler l'Unesco, pour leur montrer que nous sommes une société libre. Nous remettons des visas, mais bizarrement, les gens ne « veulent plus partir ». Tu as deux jours. Pars tout de suite ». Je retourne à Moscou, cette fois-ci avec ma femme. Je

n'ai pas de billets pour Paris... Dans une cantine, nous faisons la connaissance d'une femme, secrétaire à l'ambassade de France :

«Voulez-vous que je vous cache à l'ambassade ? Je peux vous avoir des billets mais seulement dans 5 jours ». Miracle ! Cette femme est devenue une grande amie. Grâce à elle, je suis à Paris en 1978. Deux heures plus tard, je passe devant la juge du 9e arrondissement (je logeais rue des Martyrs). Elle me dit qu'elle n'a rien contre moi, mais avant de me délivrer le papier autorisant la demande de nationalité, il faut que j'aie à la DST (La Direction de la Surveillance du territoire). Soutenu par un ami traducteur, je pénètre l'administration. Ils me donnent une enquête à remplir. Je suis à bout. On me demande alors si j'ai des relations avec des communistes. Je leur réponds : « Je ne vais pas remplir ça ! C'est comme si je venais de Chine et que vous me demandiez si j'avais des relations avec des Chinois ! ». La situation se détend. Mon arrivée est une série de miracles ! Je passe d'un monde en noir et blanc à un monde en couleurs. C'est trop beau. Mais la beauté est fragile et je ne crois pas encore que ce miracle peut durer.

Tu as côtoyé Doisneau et Cartier-Bresson. Dans quelles circonstances ?

Pour remplacer son directeur de cabinet très malade, Jacques Chirac, à l'époque maire de Paris, souhaitait le remplacer par une personne « qui connaissait la capitale comme sa poche ». Un de ses proches lui sort comme boutade : « Le chef des pompiers ! ». Le lendemain, mon ami Jean-Eudes Rabut (socialiste), chef des pompiers, devient le directeur de cabinet du maire de Paris. Il est marié avec une amie très proche avec qui j'expose. À cette époque, j'exposais des séries de grandes toiles dans le monde entier, de Paris à New York. C'est dans le cadre d'une de mes expositions aux Orangeries de Bagatelle, que je rencontre Jacques Chirac. Il me lance un jour : « Ukrainien c'est quoi, c'est un petit peu russe ? ». Ce à quoi je lui

réponds : « Et l'Italie, c'est un petit peu la France ? ».

À ce moment même, l'URSS tombe, et la mairie de Kiev, soudainement montée de toutes pièces, souhaite exister sur la scène internationale. Le maire me demande alors de faire le lien avec la mairie de Paris.

J'étais donc invité dans les salons de la mairie de Paris, dans les années 1988/89, où se tenaient chaque jeudi et vendredi des rencontres avec les artistes. Un soir, Jacques Chirac m'accueille chaleureusement en tablier, en pleine ouverture d'huîtres.

Il me propose de m'installer à côté d'un type avec une casquette, un mégot collé à la gencive, en train de picoler. Je suis déçu. Il y a plein de nanas, pourquoi me mettre à côté de ce type. Je lui demande alors qui est cet homme :

- C'est Robert Doisneau

- Ah d'accord, d'accord, très bien, j'y vais !

Je demande à ce génie de la photographie d'excuser mon français. On parle des principes de la composition visuelle. On arrive au « Baiser ». Il me confie : « Ah le baiser ! C'est la torture de ma vie. Les connards, ils me font tout le temps des procès. Et vous êtes qui, vous ? C'est quoi cet accent ? ».

Il avait la même voix qu'Edith Piaf, nasillarde mais adorable. Derrière son apparente mauvaise humeur, se cachait quelqu'un d'attentionné et de bienveillant. Nous partagions cette éducation bourgeoise, classique. Nous nous sommes revus régulièrement par la suite.

Je l'ai vu pour la dernière fois à la sortie de *Picto*. Nous avons parlé à peine deux minutes. Et lui qui ne m'a jamais vouvoyé, m'a lancé « Méfiez-vous du surmenage ». Il est décédé deux mois plus tard.

Un jour, un ami m'invite à aller voir une exposition de dessin. Comme d'habitude, entre artistes, nous commençons à analyser les œuvres. À cette époque, je ne maîtrisais pas encore totalement le français, notamment pour avoir une conversation technique poussée sur le dessin. Un homme à côté

de nous, à l'allure aristocrate, nous scanne de son œil perçant. Il me demande soudainement si je suis dessinateur. Je lui réponds « modestement » que je suis le deuxième meilleur dessinateur au monde ! Je lui propose alors de participer aux séances de dessin de modèles nus, que nous faisions régulièrement avec des amis peintres, dans mon atelier de Bastille. Pendant 6 mois, nous avons échangé nos idées sur le dessin, sur les différentes écoles, époques et maîtres. Cet homme, c'était Cartier-Bresson.

Tes projets ?

Je suis un éternel insatisfait des moyens de langage visuel. À mon avis, le corps de la femme propose la plus grande palette de création d'images. On peut tout dire avec poésie, c'est tout un challenge.

Je continue mes séries de dessin. J'ai également quelques projets de séries de collage, mettant en scène des personnages comme Wagner ou Sigmund Freud, mêlés à mes dessins. Peut-être qu'un jour je m'aventurerai à réaliser mon rêve, un roman photo autobiographique et paradoxal. Concernant la photographie, je suis en train de réaliser un projet : Nature morte érotique.

J'expose également une série de dessins à la galerie *Forêt Verte*, rue Guénégaud dans le 6e arrondissement de Paris, du 10 mars au 11 avril prochain. Et du 12 mars au 11 avril j'expose à la galerie *Schwab*, rue Quincampoix à Paris également.



Page suivante : Odalisque 1. Ingres
Одаліска 1. Енґр
Odalisque 2. Matisse
Одаліска 2. Матісс







“

Je suis non seulement un agent provocateur, mais aussi un agent simulateur. Je ne sais jamais quand je commence à simuler ou quand je dis la vérité. Cela est caractéristique de mon être profond. Il faut en tout cas que le public ne sache point si je rigole ou si je suis sérieux; de même, il ne faut pas que je le sache moi-même

Salvador Dalí

”

RÊVEUSE.
DREAM.
МРІЙНИЦЯ.

RANCO

GINNAN

L'œuvre de Gérard Rancinan est incomparable et inimitable, en ceci qu'elle est singulièrement authentique, non seulement dans son extension artistique, mais au delà : elle dénonce, elle dérange, elle choque. Sa démarche est multiple. Derrière une esthétique exacerbée, son œuvre est incisive, un scalpel acéré et vitriolé, disséquant minutieusement l'humanité moderne et ses métamorphoses, par une dénonciation non dissimulée et opulente. Ici, le style n'est ni rassurant ni optimiste, l'art doit choquer, bousculer les idées reçues, renverser les préjugés, n'est ce pas là-même le principe de l'art ?!

On ne présente plus Gérard Rancinan, photographe et créateur prolifique. Avant tout c'est un photographe engagé, un homme de terrain qui n'utilise pas la photographie comme médium à une création purement graphique et visuelle mais davantage comme un moyen d'émettre et de transmettre un message, une impression, une critique.

Pour ceux qui ne connaissent pas sa carrière, certains éléments doivent être mis en avant. Après trois années passées au journal *Sud Ouest* à Bordeaux en tant qu'apprenti au service photographique, Gérard Rancinan devient, à 18 ans, le plus jeune photojournaliste de France. Remarqué par l'agence de presse *Syigma*, il part couvrir l'actualité du monde entier tout en s'y confrontant : guerres, émeutes, séismes, coupes du monde et jeux olympiques. Parallèlement, en chercheur avide et insatiable, il réalise des portraits du monde de la mode, du sport, du cinéma et d'artistes contemporain. En 1986, il quitte *Syigma* pour créer sa propre agence, et réalise alors les portraits des plus grands et des plus intouchables : Fidel Castro, le Pape Jean Paul II, François Mitterrand, Roy Lichtenstein, Yasser Arafat, Bill Gates... et signe les couvertures des plus grands magazines de l'époque, *Life Magazine*, *Sunday Times Magazine* ...

Désormais, l'œuvre de Gérard Rancinan est

mondialement reconnue. Il est exposé dans de nombreuses galeries et musées internationaux et fait partie de prestigieuses collections privées d'art contemporains. En 2008, lors d'une vente aux enchères à l'Hôtel Drouot, Gérard Rancinan devenait l'un des photographes d'art contemporain français les mieux cotés. En 2012, une vente record à Londres de sa photographie « *Batman Girls* » confirme sa cote. 2 ans plus tard, le 18 mai 2014, la vente du « *Festin des Barbares* » (page 98) pour 260 000 euros, consacre Rancinan au rang de photographe français vivant le plus cher de l'histoire.

Dans son œuvre, Gérard Rancinan entremêle deux notions que sont la photographie d'art et le photojournalisme. Bien qu'inspirée du quotidien, de la réalité du monde environnant, ses photographies sont des allégories, des fresques poétiques dépeignant les vérités de ce monde, celles qu'on se cache. Historien, il réinterprète les compositions des grands maîtres classiques tels Caravage, Velasquez ou Jérôme Bosch pour les modeler à son image, à son interprétation, teintée de sexe, de drogue sur fond de rock'n roll, dans un univers dystopique : notre propre société contemporaine. Nous avons rencontré le photographe, Officier des Arts et des Lettres, dans ses studios d'Ivry, un immense laboratoire dévoué à la création et à la recherche.

La Danse ou l'éloge du sacré

Page suivantes :
Le Festin des Barbares
puis :
Les Ménines











Dans votre travail l'homme est au centre de tout, il est l'épicentre d'un «tout»... Vous désirez repousser les limites dans votre œuvre ? Vous souhaitez créer l'homme nouveau, le transfigurer ?

Je ne souhaite rien de ce genre en tout cas ! Je ne suis ni militant, ni prophète. Pour reprendre la phrase de Philippe Murray, « être un témoin éveillé des métamorphoses de notre humanité » me suffit ! J'accompagne mes contemporains, je les observe dans leurs soubresauts, leurs hésitations, leurs déviances, leurs illusions. Je les critique, je décortique leurs faits et gestes. Je raconte notre époque, je leurs renvoie leur image comme autant de phares, je nous raconte !

Comment vos images prennent-elles vie ? Où cherchez vous l'inspiration ?

En observant tous ces petits humains en chemise qui s'agitent, mais aussi en regardant la télévision, en écoutant la radio, en lisant des journaux, enfin en portant une attention particulière sur tout ce qui peut me renseigner sur leurs comportements physiques et intellectuels.

Quel est votre moteur dans la vie ?

La passion ! Mais aussi l'abnégation !

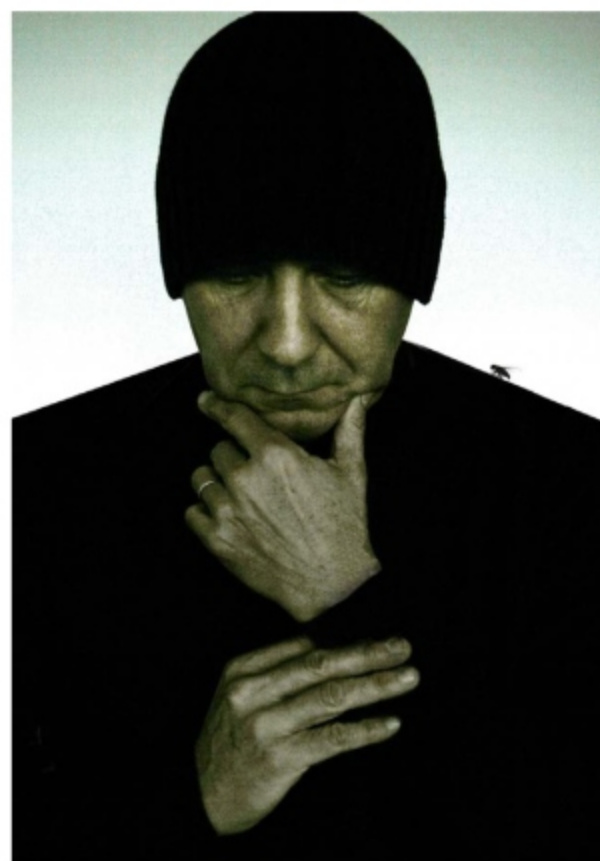
Photographier, est-ce travestir la réalité ? En d'autres termes, à quel point votre appareil photographique ment-il ?

Il n'y a pas de réalité pas plus qu'il n'y a de mensonge ! Il y a une vérité, celle de l'auteur, mais en aucun cas de réalité au sens du « Réel » ! Il y a un parti pris, un cadrage, un point de vue, une mise en situation, une interprétation, une technique. Il n'y a pas d'objectivité ou de hasard. Le photographe joue au photographe et le photographié au

photographié, la photographie est le simulacre d'un instant !

Que pensez-vous du mercantilisme de l'art : est-ce que l'art et l'argent peuvent coexister ?

Je pense que ce sont là deux mondes parallèles, l'un n'a presque rien à voir avec l'autre. L'artiste dans son studio qui fait une photo, qui la présente au public et qui se met à nu a une démarche totalement différente, opposée, à celui qui la vend, à son galeriste, à son marchand d'art. D'un autre côté, un artiste doit vivre de son travail, et quand un collectionneur achète une photographie il n'achète pas un morceau de plastique sur lequel il y a une image mais un morceau de la pensée, de la cervelle, de l'artiste. Cela a-t-il réellement un prix ?



Quel regard portez-vous sur la photographie ? Quels sont les aspects qui vous fascinent encore et ceux qui vous agacent ?

Faire une photographie est un instant magique où le photographe imite Dieu en arrêtant le temps ! Ça suffit à me fasciner tous les jours et à chaque fois que je fais une photo.

Ceux qui m'agacent le plus ? Rien,

personne et tout à la fois ! Ou d'autres personnages d'ailleurs. Mais si je réfléchis un peu, peut-être ces photographes, ou autres d'ailleurs, qui se veulent en mission pour sauver le monde et qui finalement n'essayent de sauver qu'eux-mêmes ! Vous voyez, c'est de cela dont on parle tout au long de la *Trilogie des Modernes*...

Selon vous, quelle est la responsabilité du photographe ?

Elle est immense ! Encore une fois, l'acte qu'il fait en arrêtant le temps est un acte sacré, n'ayons pas peur des mots, il est tout puissant ! Les photographies sont les mémoires « dures » d'un instant fugitif, d'une époque, d'un paysage, d'un visage, d'un geste. Le photographe est un témoin et en cela sa responsabilité de passeur est immense, il ne peut être que modeste et honnête face à ça !

Philippe, si je vous photographie à cet instant même où nous discutons ensemble, bientôt vous allez quitter cette pièce, vous allez marcher dans la rue, rencontrer des gens nouveaux, vieillir, aimer, changer, mais la photographie que j'aurais faite de vous vous aura figé dans cet instant passé et à tout jamais ! Et les gens dans quelques années qui ne vous auront pas connu à notre époque découvriront un autre !

Vous avez photographié Fidel Castro, l'un des hommes qui est resté le plus longtemps au pouvoir... Une anecdote ?

Je n'ai pas fait qu'une photographie de Fidel Castro, j'ai fait un portrait de lui, debout sur des rochers défiant l'Amérique, ce qui, vous l'admettez n'a rien à voir, ! Il n'y a eu que deux portraits posés réalisés de ce personnage. Le premier par un photographe de *Life Magazine* quand il est descendu de la montagne en 1958 pour prendre le pouvoir, et le mien en 1994... Puis, on ne s'est pas quitté de la soirée et on a beaucoup bu, surtout lui !







La Décadence ou l'apocalypse des modernes

Quelle trace voulez-vous laisser dans l'histoire de la photographie ?

Je ne sais pas si j'ai vraiment l'arrogance de croire ou de penser que je vais laisser une trace, comme vous dites. C'est aux autres, ceux qui suivront, d'estimer si mon travail a l'épaisseur, la pertinence ou pas, de traverser la rivière et de passer de l'autre côté de la rive, celle de l'éternité ! Mais, à vrai dire, pour moi, ce n'est pas une de mes préoccupations principales aujourd'hui (Rires) ! J'espère en tout cas et c'est le sentiment que nous ressentons, Caroline Gaudriault et moi, à chaque exposition aussi bien en Chine, en France, en Amérique, en Italie, en Espagne, en Slovaquie... que nous interpellons nos visiteurs, nos regardeurs devrais-je dire ! Et à nos contemporains qui prennent le temps de visiter, en grand nombre d'ailleurs, nos expositions, nous leurs offrons un peu de réflexion, du recul par rapport à l'époque, de l'intelligence, nous leurs posons des questions qui les touchent, c'est déjà pas mal, non ?

Comment l'un de vos plus proches amis définirait votre style ?

Demandez lui, il en sera, je pense, très flatté ? Mais sûrement avec respect, parce qu'il sait, lui, la somme de travail, l'engagement, la sincérité, l'intelligence que je mets dans le travail que je produis. Alors, il sera indulgent devant les erreurs, les maladresses qu'il repèrera à la surface de mes photographies. En tout cas il sera fier de ce travail !

Et si vous n'étiez pas photographe...

Je suis photographe, et totalement comblé. Je ne suis pas schizophrène, je n'ai pas le temps, j'ai tant à faire !!!

Dieu a créé la femme, qu'auriez-vous aimé créer ?

Une belle photographie de la femme aimée, mais c'est si difficile de prendre l'instant du pourquoi vous l'avez aimé !

A quel point le jeune Gérard

Rancinan est-il différent de la personne d'aujourd'hui ? (S'il l'est !)

Il ne l'est pas tellement, il est plus calme peut-être, mais toujours aussi curieux... Ah oui, il est plus pressé, peut-être parce qu'il ne croit pas aux promesses !

Votre principal trait de caractère ?

L'obstination à me comporter honnêtement !

Et celui dont vous seriez le moins fier ?

L'emportement ! J'aimerais souvent m'empêcher ! L'empêchement c'est ce qui fait l'Homme, c'est ce qui le différencie de l'animalité de l'Homme et c'est bien ça qui m'est difficile !!

Votre plus grande extravagance ?

La modestie (Rires) !

Une névrose ?

Le doute... Et mon angoisse du travail qui n'aboutit jamais. Mais aussi comme dirait Cynthia Fleury, la peur de « la fin du courage » !

Un objet qui vous ressemble, ou un lieu peut-être ?

Un lieu alors : une dune, une plage océane, une ligne d'horizon, une forêt des Landes, le vent comme un murmure, la fragilité des traces dans le sable, la marée qui efface tout, les herbes qui se courbent. Chez moi en fait ! L'endroit sacré d'où je viens.

Si vous étiez élu Président de la République, quelle serait votre première décision ?

De rendre les gens heureux et qu'ils soient fiers de m'avoir mis là ! Plus sérieusement, je supprimerais immédiatement le ministère de la Culture qui est une hérésie, je le remplacerais par un ministère du Patrimoine ! Quand j'apprends qu'il y a plus de fonctionnaires au ministère de la Culture que d'artistes en France, ça



me fait froid dans le dos ! Un artiste est une femme ou un homme libre, il ne doit rien devoir à un quelconque Etat. Il ne doit pas avoir de compte à rendre. Il ne peut pas d'un côté revendiquer une liberté totale d'expression et d'un autre accepter des subsides, ça le rend automatiquement dépendant. Il doit vivre du seul résultat de son travail, comme un boucher, un plombier...

Vous collaborez avec l'écrivain Caroline Gaudriault depuis de nombreuses années. Un travail en duo qui vous a mené dans les plus grands Musées d'Art



Les Trois Grâces

Contemporain du monde. Comment est née cette collaboration, et pourquoi ?

J'ai toujours été fasciné par les personnes intelligentes ! On comprendra mieux après cette interview pourquoi ! (Rires) C'est une personne juste, droite, intelligente avec un esprit ouvert qui écrit avec des mots qui coulent dans des phrases simples. Elle a cette passion, cette curiosité, cette ouverture au monde qui font les grands écrivains. Ses analyses sont précises et nos projets, ensemble, s'enrichissent de cette complémentarité, ils deviennent plus complexes, plus profonds. Mais jamais ses textes ne sont les légendes des photographies et mes photographies des illustrations de ses livres. Ce sont deux regards, deux visions du monde et, qui se retrouvent réunies lors des expositions.

Parlez-nous de vos projets...

Ca va être harassant pour moi et ça va l'être pour vous (Rires) ! Vous voulez vraiment que je vous parle de Giotto et de ses anges, de Dante, de Pascal, de la transcendance, d'un petit homme perdu dans l'invariabilité de la géométrie de l'univers... Je peux vous parler des expositions à venir au Musée Océanographique de Monaco en avril, au Musée de Huelva en Espagne avec la « *Trilogie des Modernes* » qui après Shanghai et avant le Musée de Cleveland USA s'arrête dans ce merveilleux petit musée mauresque, pas loin d'où est parti Christophe Colomb pour découvrir l'Amérique, ou encore au MOMA PS1 à NY en juillet prochain car ça c'est du concret. Mais les projets voilà bien quelque chose de totalement volatile !









“ Je suis
un témoin
éveillé des
métamorphoses
de notre
humanité

Philippe Murray

Le Radeau des Illusions

Page suivante : My Life on the Web, puis : Le Big Supper













Amoureux d'histoire de l'art, Gérard Rancinan réinterprète les mythes et les tableaux des grands maîtres classiques pour les recomposer au gré de son imagination. Les chefs-d'oeuvre de Matisse, Géricault ou Delacroix se retrouvent ainsi teintées d'une modernité déliquescence.



Henri Matisse, **La danse**, 1909-1910,
Musée de l'Ermitage, Saint Pétersbourg



La Danse ou l'éloge du sacré



Diego Velásquez, **Les Ménines**,
1656, Musée du Prado, Madrid



Les Ménines



Thomas Couture, **Les Romains de la décadence**
1847 Musée d'Orsay Paris



La Décadence ou l'apocalypse des modernes



Raffaello Sanzio, **Les Trois Grâces**,
1504-1505, Musée Condé, Santuario, Chantilly



Les Trois Grâces



Eugène Delacroix, **La Liberté guidant le peuple**
1830, Musée du Louvre, département des peintures, Paris



La Liberté Dévoilée



Théodore Géricault, **Le Radeau de La Méduse**,
1818-1819 Musée du Louvre, Paris



Le Radeau des Illusions



Léonard de Vinci, **La Cène**, 1494-1498
Église Santa Maria delle Grazie de Milan



Le Big Supper



T-lyl

PIERRE FUDARYLI

Pierre Fudaryli est né en 1984 au Mexique. Dès son plus jeune âge, il développe un intérêt prononcé pour les arts visuels. Il étudie alors en autodidacte. À l'âge de onze ans, il prend des cours de peinture, mais décide d'arrêter, ayant le sentiment d'être bridé artistiquement et de ne pas pouvoir s'exprimer librement. À douze ans, il découvre le peintre qui deviendra dès lors son influence majeure, Salvador Dalí. Deux œuvres de l'artiste vont marquer l'imaginaire de Fudaryli (*Corpus Hypercubus* et *Carne de gallina inaugural*), avant de se plonger dans le mouvement surréaliste par l'entremise de Remedios Varo, Max Ernst ou Chirico. Ces personnalités artistiques ont développé une distorsion de la réalité, de l'imagination et avaient un fort penchant pour la représentation de l'absurde. Ces notions sont devenues le leitmotiv artistique du photographe mexicain. Après un passage en école d'architecture, il se familiarise avec l'emploi d'outils digitaux, utilisés pour les projets architec-

turaux. Ces outils lui offrent le moyen d'aborder la création artistique d'un œil neuf. Le travail de Fudaryli se concentre principalement sur la nature humaine, sa passion, sa force, ses excès, les esprits et la mort. La géométrie quotidienne de notre mort, de notre naissance jusqu'à ce que nous cessions de mourir, compose ce qu'il appelle une «réalité altérée de l'énergie humaine» qui décrit de manière graphique les comportements dans différents états, différents vecteurs, dirigés en plusieurs directions de façon fractale, à la fois introspection et projection. Dans ses clichés, l'artiste ne se contente pas de capter une vision en deux dimensions, mais hepta-dimensionnelle, tous les axes spatiaux sont analysés (nord, sud, est, ouest, haut, bas ainsi que le point où vous vous trouvez) et fige ainsi un moment de notre supra-réalité humaine. Pierre Fudaryli est constamment en train d'expérimenter différentes techniques, en faisant des incursions dans la sculpture et la vidéo, entre autres.









Quand as-tu réalisé que tu voulais devenir photographe ?

À la mi-2010, j'ai reçu une proposition pour apparaître dans un livre d'art néo-surréaliste. Avant cette proposition, je travaillais mes compositions photographiques sur *Deviantart.com* (site internet artistique, où chacun peut s'inscrire et exposer ses créations graphiques ou littéraires *ndlr*). Je retravaillais les photos des autres qui me plaisaient. C'était un gros problème, notamment juridique, d'obtenir la permission de travailler les photos d'autres personnes et j'ai décidé d'emprunter un appareil photo (je n'avais aucune idée de comment l'utiliser à l'époque). J'en ai parlé à deux amis qui connaissaient déjà mon travail et j'ai commencé à prendre mes premières photos. J'utilisais alors la photographie comme un medium.

Une névrose ?

Avoir un tempérament explosif depuis que je suis né ! D'où mon pseudonyme «Fudaryli». Trois jours après ma naissance, ma mère m'a surnommé «fureur» parce que j'étais toujours en colère. Puis j'ai mélangé «fureur» et «Dali», qui est un de mes peintres favori et qui influence mon travail depuis toujours.

Quelles sont tes principales influences en termes d'art ?

Artistiquement, Salvador Dalí, Caravage, De Vinci, Joel Peter Witkin, Egon Schiele, Gottfried Helnwein, Francisco de Goya, Hans Ruedi Giger, et tant d'autres. En musique plutôt les Pink Floyd, Wagner, Jack White, Led Zeppelin, Mozart ... Littérature: Khalil Gibran, Philip K. Dick, Friedrich Nietzsche, Platon, Isaac Asimov ... Et cinéma: Tarsem Singh, Terry Gilliam, Stanley Kubrick, Darren Aronofsky, David Lynch, Gaspar Noé ...

Quelle est ta vision du nu en photographie? (Et comment l'utilises-tu) ?

Le nu est le moyen le plus simple et le plus sincère de présenter un concept, où l'expression, la pose, la forme, la texture et la lumière doivent, chacune, raconter une histoire. Lorsque l'image sert uniquement de medium pour l'art, (le corps et la pose numérique font partie de quelque chose de plus complexe et contrôlé), elle se transforme alors en un récepteur de symboles pour convertir une sorte de manifeste graphique basé sur des rêves, des mythes, des textes scientifiques ou des histoires.

Comment tes images prennent vie ?

Beaucoup d'images sont le résultat d'une expérimentation de la forme et de la lumière, ça vient au fur et à mesure du shooting, je ne fais pas de projets. Cette recherche est complètement laissée au hasard. Mais il y a un autre côté de mon travail, où tout est complètement sous contrôle. Je fais une première recherche de concept, je fais des croquis, je recherche les bons modèles ... Puis viennent les heures de montage avec Photoshop. Je travaille généralement seul, donc une relation de confiance et de confort doit être instaurée avec les modèles pour qu'elles transmettent réellement quelque chose.

Tu as une prédilection particulière pour le sujet féminin, mais les femmes de tes œuvres apparaissent souvent avec des visages cachés ou déformés. Pourquoi ?

Au Mexique, d'où je viens, c'est très commun qu'un nu soit mal interprété. Je le fais afin de préserver l'intégrité sociale de mes modèles, car elles deviennent souvent la proie d'une critique morale et absurde de la société. Il est très rare de voir, dans mon travail, des modèles dédiées à la modélisation : je n'ai jamais payé pour que quelqu'un se déshabille, je me demande donc toujours si je peux utiliser leur visage pour les publier, si elles sont d'accord ou non. Mais dans la plupart des cas, le

visage ne m'intéresse pas du tout, parce que je ne suis pas là pour dépeindre une personne, la modèle, en particulier. Ma démarche est de faire de cette personne un concept, une entité, il est donc préférable pour cela de ne pas avoir de visage spécifique.

Te rappelles-tu la première fois que tu as vu une femme nue ?

Bien sûr ! Je me souviens, et je ne l'oublierai jamais ! J'étais plus nerveux que mon modèle ! Non pas de la voir ainsi ou par pudeur, mais par peur du regard de cette personne et du doute qu'elle peut avoir sur la gravité de mon travail. J'ai même quitté la salle quelque temps pour lui donner de l'espace afin qu'elle se prépare. Et soudainement, Dany (mon premier modèle) est arrivée complètement nue ne sachant pas comment elle voulait que je place les bandages sur elle. Pendant ce shooting, j'ai utilisé de la peinture acrylique pour créer une sorte de censure et donner de la couleur et de la texture à l'image.

Quelle est la limite pour toi entre l'érotisme et le nu ?

Je pense que cette limite vient du spectateur lui-même. Certaines images de nu ne sont pas du tout érotiques à mes yeux alors que pour certaines personnes elles le sont. Pour moi, la lingerie est beaucoup plus érotique que l'absence de cette dernière, parce que vous provoquez le spectateur en le faisant imaginer ce qui est en-dessous, il y a donc une connotation sexuelle recherchée et voulue. Je préfère l'absence de vêtements, le corps est sublimé, plus pur et naturel. Un geste de la main, l'auto-censure de la pose, les ombres sont ce qui peut charger une image érotique sans être explicite ou vulgaire. La limite dans mon travail marque la direction même que je veux donner à l'image, soit un balayage où tout devient complètement passionné soit une simple exploration de la forme, de la texture, de la couleur et

de la lumière soit une composition conceptuelle et surréaliste.

Qu'est-ce qu'une bonne image pour toi ?

C'est la question la plus difficile ! Il y a des images qu'on ressent et d'autres qui ne disent rien. Je pense qu'une bonne photo est celle qui a une âme.

Qu'est ce que l'irrationnel, le surréalisme, et comment l'utilises-tu ?

Les concepts que j'utilise dans mon travail sont des passions humaines, des métaphores ou des mythes Le monde des rêves. Comment représenter quelque chose d'intangible de façon tangible ? Comme un besoin de recourir à l'absurde, l'irrationnel et l'impossible. Se pose alors le côté surréaliste ou métaphysique de mon travail, les histoires deviennent des objets conceptuels et des symboles communs pour transmettre une lecture possible et illimitée.



Quelle est la responsabilité du photographe ?

Essayez de laisser une marque dans l'esprit des spectateurs, de susciter l'enthousiasme et de transcender le plan de l'image pour contester leur imagination en leur donnant une véritable expérience esthétique sensorielle.

Qu'as tu sacrifié pour la photographie ?

J'ai laissé de côté l'architecture pour poursuivre mon idéal, cette volonté de créer un langage singulier par le biais de l'art.

Que voudrais-tu pour ton prochain anniversaire ?

Si je pouvais choisir une chose matérielle, ce serait une équipe professionnelle. Si je pouvais choisir un événement, d'être connu des musées internationaux, et ainsi pouvoir rentrer en contact avec les grands maîtres de la peinture.

Pourquoi la géométrie est-elle si importante pour toi ?

Je ne comprends pas les mathématiques, mais je comprends la géométrie, plus chaotique. Un événement peut être composé de motifs géométriques, la géométrie est pour moi une aide visuelle, elle permet de guider le spectateur à travers mon travail. Peut-être suis-je un compulsif obsessionnel essayant de contrôler la façon dont vous devez percevoir mes photos ! Tout le gâchis de ma vie, je le mets dans mes œuvres.

Peux-tu décrire l'évolution de ton travail de tes premiers projets à nos jours ?

J'ai commencé à être influencé par Dalí, comme vous pouvez le voir. Et un beau jour, je me suis dit que quelque chose avait changé la perception de mon propre travail, «les influences sont très importantes, mais elles deviennent plus saines quand vous les oubliez». Cette pensée a été pour moi un tournant, et j'ai commencé à chercher mon propre langage, et depuis je n'ai pas cessé de chercher. J'ai commencé par être très surréaliste, puis j'ai tenté d'explorer la forme et la couleur, puis les textures, puis les émotions et ensuite j'ai tenté de nouveau d'exprimer une idée plus complexe et complète après avoir traversé les autres étapes, ceci est le point culminant de ma recherche.

Tes projets ?

En 2015 mon projet est de produire un maximum de travail sur un thème : « Dans la lumière et l'obscurité, dos à dos, tellement conscients de leur ignorance ». Mon idée est d'avoir suffisamment de matériaux pour former un livre parlant, narrant plus d'un millier de rêves et de concepts sous cette dichotomie qui se produit à tous les niveaux de la conscience humaine.

*MON CŒUR SE LASSA DE JOIE,
DE DÉSESPOIR, D'ARDEUR, D'ESPOIR.*

*LES MÂCHOIRES DU LÉVIATHAN
SE REFERMAIENT SUR MOI.*

*NU, JE M'ÉTENDS SUR LES RIVES
DES ÎLES DÉSERTES.*

*LA BALEINE BLANCHE DU MONDE
M'A TRANSPORTÉ JUSQU'À SON ABÎME.*

*ET MAINTENANT JE NE SAIS PAS
CE QUI ÉTAIT RÉEL DANS TOUT CELA.*



LEVIATAN

T-L-16

















ILIS EST LOCVS ISTE ET PORTA COELI





PARTIE III

Quand la mode se met à nu

MISS ANIELA





Biographie
MISS ANIELA





Entrez dans le monde l'onirisme et de l'élégance, avec Miss Aniela, aka Natalie Dybisz, jeune photographe de Beaux-Arts et de mode, basée à Londres. L'artiste conjugue l'esthétique baroque et les directives du travail commercial pour signer ici une direction artistique envoûtante et captivante.

Sa carrière d'artiste commence en 2006, en s'essayant à l'auto portrait. Son travail a depuis été exposé dans de nombreuses expositions internationales, publié dans les médias à travers le monde, et elle est l'auteur de deux livres sur la photographie. Désormais, elle continue ses projets de beaux-arts, toujours axés sur la mode surréaliste, en plus de missions commerciales.

Bien que photographe de nu, (et étant elle-même son propre modèle), nous avons volontairement sélectionné son œuvre orientée mode «*Surreal Fashion*», plus spectaculaire de par son intensité et son opulence.

Surreal Fashion est la rencontre de la mode et de l'art, de la beauté et de l'absurdité, où la haute couture se heurte au chaos, suspendu dans un paysage onirique, entouré de mondes «*glamour*», de personnages opulents surréalistes, allant du sublime au bizarre. Chaque image offre une illusion d'optique de la haute couture, où les ramures pourraient passer pour des canevas accrochés, les rubans se transforment en oiseaux, et les mers ouvrent leurs portes ouvertes sur des hommes minuscules, perchés sur la plus haute cime des vagues. Ces images ont été prises partout dans le monde, des châteaux français aux demeures classiques anglaises. Beaucoup de pièces sont inspirées des œuvres d'art classiques du 16ème siècle, les écartant pour offrir un nouveau monde moderne. Les animaux, les oiseaux, les mers et bateaux associent le nouveau et l'ancien; fusionnant mode moderne avec des touches d'antan. Les estampes à tirage limité de Miss Aniela sont disponibles sur la galerie www.saatchiart.com/missaniela







Pourrais-tu décrire ton style, comme un bon ami le ferait ?

Enjoué, un peu fou, parfois ironique, un soupçon de sensualité, souvent coloré, parfois subtile, parfois audacieux et toujours avec un élément de surréalisme !

Ton principal trait de caractère ?

Comme je l'ai mentionné avant, l'audace. Je pense que c'est le mot qui revient tout le temps dans mon travail, de mes premières photos jusqu'à maintenant. Que ce soit quand je me suis prise moi-même, ou maintenant, quand je shoote des modèles, il y a toujours quelque chose d'inévitablement audacieux. Je suis attirée par les palettes colorées, les contrastes profonds, voire les actions audacieuses : lévitations, animaux insérées dans des peintures, ou une femme nue avec des mamelons surréalistes, multipliés comme par l'invasion d'un nid de fourmis.

Des lieux ou des périodes historiques qui t'inspirent ?

J'apprécie généralement les vieilles maisons qui conservent leur identité d'origine, elles sont pleines de textures, d'histoires, d'envergure ... Elles peuvent avoir des murs peints ou un papier peint, et quelque chose d'«extraordinaire».

Dans ma série « Surreal Fashion » je m'inspire directement de tableaux. Ceux qui m'inspirent le plus sont ceux des peintres néerlandais de marines et de scènes de vie, ou même les peintures d'animaux comme par exemple Melchior d'Hondecoeter (17ème siècle). Il y a quelque chose de simpliste dans les peintures de vie et de chasse, quelque chose de beau et d'intrigant à la fois. Et j'adore quand ça forme une synergie avec le ton de mes propres photos.

Ton couturier préféré ?

Je ne porte pas beaucoup d'intérêt à la mode. Je m'intéresse plutôt à ce que je vais retrouver en face de mon objectif : une robe de grand couturier ou quelque chose de moins cher, fait main, tant qu'il a du caractère, de la texture, du volume, quelque chose à offrir à l'image finale. Dans nos propres créations vestimentaires nous nous inspirons de McQueen ou de Galliano, (j'aime travailler avec des stylistes qui voient grand), mais il s'agira toujours d'art et non d'étiquette.

Que détestes-tu dans la photographie ?

Parfois, je déteste tellement de choses ! L'obligation de devoir réaliser quelque chose de «réel» pour le rendre pictural, contrairement aux peintures et aux autres arts qui ne nécessitent pas de modèles. Le côté technique peut aussi être lourd et frustrant. Je n'aime pas les limites de l'appareil, cette nécessité de faire tant d'efforts pour seulement recréer quelque chose qui est simplement perçu par notre œil. Mais ce problème est inhérent à toutes les formes d'art. Ce qui me motive est l'immédiateté de la photographie. Une fois que vous avez tous les sujets en place en face de vous, vous surmontez tous les défis dans une sorte de sentiment d'accomplissement, comme si c'était facile.

Pourquoi mélanger le réel et le surréalisme ?

Parfois, je ne suis même pas sûr ! Même dans mon travail précédent « Surreal Fashion », il y avait beaucoup de surréalisme dans mes autoportraits. Je ne pense pas, à l'avance, ajouter un élément à l'image pour la rendre 'surréaliste'. Il est difficile de forcer une

image à prendre une certaine direction. Mais j'ai découvert les surprises de la post-production qui donne à l'image un sentiment de plénitude, comme si elle allait au-delà de la banalité de l'image capturée.

Quelle est ta vision du nu dans ta photographie ?

J'aime et je hais le nu ! J'aime la simplicité de dépouiller un sujet pour contempler cette chair et ses contours, sans la distraction des vêtements, en accord avec leur moi naturel, désinhibé. J'aime aussi ce message audacieux, en particulier chez la femme, que «c'est vous», tout simplement, que vous le vouliez ou non. Ce que je déteste c'est que le modèle devient confus, même inconsciemment, sur le but du nu quand une image va être montrée à autrui. Notre endoctrinement culturel patriarcal est dans nos os. Il y a aussi quelque chose d'un peu rebutant à voir le corps de quelqu'un dévêtu, comme les verrues. Souvent, nous préférons les mamelons et les organes génitaux légèrement recouverts comme le corps d'une poupée Barbie : une courbe lisse et propre, associée à ces zones de copulation et de défécation. Souvent, je vais faire des nus et rechercher des angles peu flatteurs : de gros genoux, de large pieds, une chair froissée et penser, où est la magie de l'image ? Ensuite, vous trouverez l'image magique qui compense toutes les frustrations, le plan où tout semble dans la bonne perspective, la bonne humeur, la confiance, le bon ratio de couvert / découvert, l'énergie qui transcende la banalité du sujet retirant ses vêtements pour votre appareil photo comme un flash. Les meilleures images seront toujours celles qui questionneront le spectateur, avant que la nudité ne devienne secondaire.



Tu es présente sur un grand nombre de tes photos, es-tu ta propre muse ?

Durant mes premières années je n'ai presque fait que des autoportraits. Une évolution naturelle m'a amenée à un endroit où je m'appuie maintenant sur des modèles. Je peux à présent rester derrière l'appareil et diriger des modèles dont la physionomie et la hauteur excellent et diversifient les miennes. J'ai également trouvé un nouveau monde au-delà de la niche commercialement ésotérique de l'autoportrait. Avec un style, des costumes, un maquillage et tout le théâtre de la production de mode, j'aime avoir un terrain de jeu plus étendu.

Qu'est-ce qui te met en colère ?

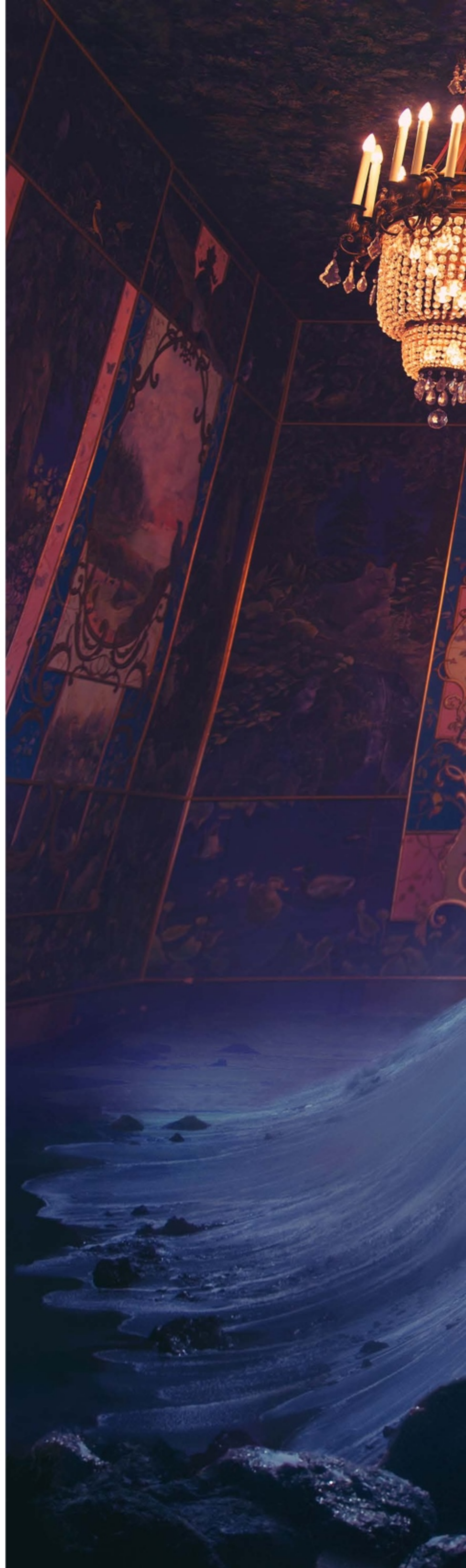
Quand les gens ne pensent pas par eux-mêmes ou qu'ils ne regardent pas au fond des choses. Les abus envers la planète et de savoir que nous sommes tous piégés, contraints d'en abuser pour devoir vivre.

Ta plus grande ambition dans la vie ?

Faire quelque chose de significatif, utile et utile pour les autres, tout en profitant de l'esthétique de l'art, de la beauté de la nature, du plaisir de la nourriture. Etre en mesure d'aider mes enfants à forger une existence significative pour eux-mêmes.

Qu'est-ce qui te fait lever chaque matin ?

Des petites choses : un thé, le chant des oiseaux, mes chats, ma robe de chambre, internet ...
Je suis enceinte, dans quelque temps, ça sera mon bébé !

















“ Si le rêve est une traduction de la vie éveillée, la vie éveillée
est aussi une traduction du rêve. - *René Magritte*

ERIC CHANG



Fils de sculpteur et de designer céramique, Eric Chang est un réalisateur et photographe originaire de Jakarta en Indonésie. Il passe sa jeunesse dans la boutique de ses parents à écrire de la poésie, dessiner avec du charbon de bois et sculpter le gypse. Eric a été engagé pour photographier de nombreuses célébrités et figures publiques indonésiennes. Après seulement huit mois de travail, on lui propose de tenir sa première exposition solo à l'hôtel Intercontinental « L'espace ». Depuis ce jour, sa carrière a décollé, lui garantissant une clientèle respectable et régulière. Dans la photographie d'Eric Chang, la modèle est isolée, désespérément seule dans un environnement froid, hostile ou oppressant, confinée par une lumière diaphane et pourtant harmonieuse, renforcée par une couleur vive et pourtant peu contrastée. Durant l'été 2010, il déménage pour Pasadena, en Californie, afin de donner plus d'ampleur à sa carrière de photographe, tout en étudiant le cinéma au prestigieux *Art Center College of Design* de Pasadena. Sa série de clichés « *Arlene* », a intégré la collection privée de Sir Elton John et de David Furnish, ainsi que celles de beaucoup d'amateurs. Eric Chang développe de nombreuses œuvres, compilées dans une série limitée de livres photographiques, tels *The Angel's Crest* et le *Wet book*, avec lequel il gagne le *Best Art Book Photo*, en 2011 et 2012.









Ton style ?

Je travaille dans l'espace subliminal entre le cinéma et la photographie. Mon art, que ce soit au cinéma ou dans la photographie, explore des extrêmes et s'efforce de les fusionner en une seule entité, en une expression cohésive. La plupart de mon travail est profondément romantique mais sombre, évoquant un sentiment d'insécurité et de danger pour celui qui l'observe. C'est toute l'ambivalence, un mystère et une intensité générant une sorte d'énergie troublante que je trouve magnifique et stimulante. J'essaye tant et plus de créer des images qui représentent simultanément la solitude et l'isolement, l'harmonie et la dissonance. Je cherche une rupture dans l'histoire, j'isole une narration tronquée, par des distorsions visuelles pour créer un travail des plus intenses, dramatique et le plus mystérieux possible.

Le plus dur dans un shooting ?

Je pense que la partie la plus dure d'un shoot est le casting en lui-même. Trouver la bonne personne est la partie cruciale de toute production.

Es-tu un amoureux de cinéma ?

Définitivement. J'essaye de regarder un film par jour, et je vais au cinéma au moins une fois par semaine. Parfois, deux. Je ne choisis pas vraiment les films que je veux aller voir, j'apprécie seulement de voir et d'étudier en même temps.

Des passe-temps ?

J'aime le billard américain, le tennis, lire des mangas japonais et collectionner des livres anciens.

Voyage ? Un lieu où tu rêverais de shooter ?

Soit le Pôle Nord, soit le Pôle Sud. J'adore le froid. Rien n'est mieux qu'un bon hiver pour moi. Et j'adorerais également shooter dans les îles Raja Ampat en Indonésie.

L'objet que tu chéris le plus ?

Mon objet le plus précieux, mon petit trésor est une bible datant de 1576 que je viens tout récemment d'acquérir dans une librairie de San Diego. Le livre est très vieux mais c'est de loin ce que j'ai de plus beau !

Ton truc pour gérer le stress ?

Quand j'ai besoin de clarifier mon esprit ou quand je suis face à une situation stressante, je prends une douche chaude et je me mets dessous sans bouger, de façon à ce que l'eau ne cesse de couler sur ma tête. Et juste après, je me fais un thé chaud japonais, un Gyokuro.

Ce qui te fait lever le matin ?

Je suis un bourreau de travail !

Tes critères de beauté ?

Je pense que ce qui est bizarre doit obligatoirement être beau à voir. La pure beauté m'ennuie, et paraît trop fausse. Tout ce qui sort de l'ordinaire m'intéresse. La liberté est également magnifique.

Ta vision du nu dans la photographie ?

Mon nu, celui de ma photographie s'entend, est vulnérable. Je place mes sujets dans un environnement le plus souvent dangereux, pour qu'il y ait

une menace, que la modèle se soucie de savoir s'il y a danger ou non. Elle est alors nue, libre de tout, et cela est fascinant.

Une citation ?

Croyez en vous. Marchez avec vos instincts et continuez à suivre le sentier de vos décisions. Ce que vous ne voyez pas est plus important que ce que vous voyez, l'inconnu plus intéressant que la lumière. Ne jamais prévoir les choses trop durement. La vie est plus intéressante si on la laisse ouverte.

Quelle question aurais-tu aimé qu'on te pose ?

Quels sont mes rêves ? C'est irrévérencieux envers la photographie et le cinéma, mais je pense que le Sushi est un art. J'adore les sushis et j'ambitionne d'en manger dans le plus de restaurants possibles dans le monde, pour accomplir mon rêve et ainsi créer le parfait menu de sushis réalisés d'après les plus grands chefs de la planète.

Des projets ?

J'en ai plusieurs. Je sors mon livre photo intitulé « *Time & Kleos* », deux anciens mots grecs signifiant honneur et gloire. Je travaille aussi sur mon film, racontant l'histoire d'une jeune fille à la recherche de son père disparu. Elle a été vendue en tant qu'esclave sexuelle par sa mère et a des démêlés avec un chirurgien véreux qui organise des transplantations d'organes illégales pour vivre.























DAVID --- DREBIN



Photo © David Drebin

L'œuvre de David Drebin marie de manière unique des points de vue voyeuristes et psychologiques. Drebin offre au spectateur un aperçu dramatique des émotions et des expériences que beaucoup d'entre nous avons sans doute ressenties et vécues à certains moments de notre vie. Après avoir terminé ses études au Parsons School of Design à New York en 1996, David Drebin s'est démarqué rapidement en tant que photographe de renommée internationale par ses images de vedettes de cinéma, de personnalités du monde du sport et d'artistes.

Désormais, il est connu pour ses images à forte décharge érotique, constituées d'intrigues et de questionnement, comme le révèle l'auteur « J'aime les photos qui ont une duplicité et des significations cachées ». Les Love Stories américaines conjuguées au paysage urbain sont à la base de panoramas, de portraits et de sculptures au néon de David Drebin. Il place des femmes solitaires, en robe de soirée ou déshabillées, dans des appartements-tableaux, des terrasses ou des chambres d'hôtel, et montre une vénération quasi liturgique pour les jambes féminines.





Celui qui ne
maîtrise pas
le nu ne peut
comprendre
les principes
de l'architecture

Michel Ange





Photo © David Drebin



Photo © David Drebin



Photo © David Drebin







Photo © David Drebin



Photo © David Drebin

As-tu des obsessions quand tu réalises une photographie ?

L'obsession d'être vrai et fidèle !

Quelle est ta vision du nu, dans l'univers de la photo ?

Je n'en ai pas. La clef réside dans le fait que le spectateur imagine et fantasme. Comme nous ne sommes jamais véritablement objectifs sur ce que nous montrons, nous montrons uniquement pour que le spectateur puisse imaginer ce que nous ne montrons pas.

Qu'est ce qu'une bonne image pour toi ?

Celle dont vous reconnaissez l'auteur. Celle où vous ressentez quelque chose.

Aurais-tu pu être photographe de guerre ?

J'aurais aimé, mais j'ai trop peur des armes !

Ton film préféré ?

Blazing Saddles (Le sheriff et en prison)

Ton héros ?

Ma mère

Quel genre de personne es-tu ?!

Intéressée par les autres !

Pourquoi la lumière est si importante à tes yeux ?

Je n'y pense jamais. Je fais juste ce qui me semble être bien.

A côté de la photographie, des passions ?

La psychologie, tenter de comprendre les vraies intentions des gens et ce qui semble important à leurs yeux.

Une recommandation pour quelqu'un qui souhaite débiter dans la photo ?

Fonce !

Quelle question aurais-tu aimé qu'on te pose ?

Je demande toujours aux autres quel est le plus grand compliment qu'ils ont pu recevoir. La réponse en dit beaucoup sur eux-mêmes.

Des projets ?

Je travaille sur mon prochain livre « *Chasing Paradise* », publié chez TeNeues et qui devrait sortir à l'automne 2015, accompagné d'expositions.

**Become
interested in
others and they
will become
interested
in you.**



Photo © David Drebin









Photo © David Drebin





FULVIO MAIANI











Teintée d'excentricité, la photographie de Fulvio est provocatrice. En photographe de mode, il recherche les perspectives dans les lieux les moins communs, hôpital psychiatrique, circuit de racing car, studio réinterprété et réaménagé façon monde futuriste ... L'Italien cherche depuis 20 ans à réinventer l'ordinaire en usant des lumières et des couleurs, en faisant adopter à ses modèles une pose fière et délibérément revendiquée, affirmant leur sensualité et leur sexualité.











Un mot pour définir ton style ?

Cinématique !

Si tu n'étais pas photographe ?

Cycliste professionnel ou peintre !

Quel film conseillerais-tu ?

«*Mon Oncle*» de Jacques Tati, «*Eternal Sunshine of a spotless Mind*» de Gondry et toute la filmographie de Stanley Kubrick.

Que faut-il faire pour te séduire ?

Ça, il faudrait le demander à ma femme ! La séduction pour moi, c'est être capable d'activer tous les sens en même temps : la beauté avec la vue, les arômes avec l'odorat, la peau et le toucher, les mots comme des saveurs à écouter, et le goût.

**Quelle est ta vision du nu ?
Comment tu t'en sers ?**

Je trouve que le nu, seul, est sans intérêt. Je préfère l'érotisme et la sensualité, je vois tellement de photos de nu autour de moi, mais peu sont sensuelles, beaucoup trop dépendent de l'attitude de la mannequin, sans équilibre entre le style, la façon de se vêtir et la nudité. J'essaye toujours de mettre dans mes photographies un peu d'érotisme et de sensualité. C'est comme un jeu. La chose la plus difficile est de trouver une corrélation avec la modèle.

Comment choisis-tu tes modèles ?

Je fais des castings épuisants ! (Rires). Plus sérieusement, il n'existe aucune méthode, je préfère l'instinct. Et quand je vois la bonne fille, je le sais.

La partie du corps (féminin) que tu préfères ?

Un tout, dans son ensemble

As tu des critères de beauté ?

Non pas du tout ! J'aime être surpris par quelque chose de nouveau à chaque fois. La beauté n'est pas une science exacte. Parfois, je trouve la beauté dans les imperfections.

Qu'est ce qui te séduit chez une modèle ?

La personnalité, et la capacité de séduction face à l'objectif.

Comment concilier travail personnel et travail de commande ?

Dans les commandes il y a toujours une part personnelle. Ma créativité est également née de la nécessité du client, cependant, ma photographie est toujours une expression de ma personnalité.

Avec les modèles dénudées aux poses provocatrices que tu photographies, ça se passe comment ?

Tout d'abord, je respecte la personne. Je ne force jamais une fille. Je ne la mets jamais mal à l'aise ou dans une pose qu'elle ne sent pas.

Quel est TON truc pour trouver l'inspiration ?

Je n'ai pas de truc ! Ça arrive, je ne peux pas l'expliquer. Et quand ça ne vient pas c'est justement le problème.

Ce que tu as réussi de mieux dans ta vie ?

Je ne sais pas encore, mais peut-être ma vie elle-même !

A quoi attribues-tu ton originalité ?

Chaque être est unique. Je cherche l'inspiration en moi, sans regarder le travail d'autres photographes. C'est une unicité. Tout ce que je vois (je ne parle pas seulement des photos) tout ce qui se passe dans ma vie, ce qui se passe devant mes yeux, demeure en moi. Quand je commence une séquence de photos, je me demande ce que je veux, ce que j'aime. Je ne cherche jamais à plaire aux autres. Il y aura toujours quelqu'un qui n'aime pas votre travail, et ce n'est pas un problème.

Le mot de la fin ?

J'ai choisi la photographie parce que c'est le meilleur moyen pour moi de communiquer avec les autres, elle recèle toutes mes obsessions. Je ne fais pas de photographies pour moi-même !











L'ORIGINE DE LA PHOTO DE NU OU LA NAISSANCE DU COMMERCE PORNOGRAPHIQUE

Par Paul Luro

Le 7 janvier 1839, François Arago, physicien et homme politique, présente devant l'Académie des sciences et l'Académie des Beaux Arts réunies, le premier procédé de photographie de Jacques Daguerre ainsi que ses premiers clichés. Ces daguerréotypes permettent une qualité et une multitude de détails jamais atteints jusqu'alors. Les tirages ne se dégradent pas avec le temps, contrairement à ceux généralisés en 1826 par Niepce. Dans la lancée, et comme une suite logique et naturelle, des premiers clichés de nu sont réalisés. Les sources authentiques venant à manquer, on ne sait pas réellement qui fut le premier photographe de nu, mais on attribue généralement à Noël Paymal Lerebours, daguerréotypiste français, les premiers clichés de femmes nues, en 1840. Le procédé est compliqué et nécessite beaucoup de temps et de motivation. Chaque image est une originale, vu que le processus du négatif n'était pas encore usité. Ces daguerréotypes demandent un temps de pose de l'ordre de trois à quinze minutes, d'où l'impossibilité de photographier des scènes de vie ou tout mouvement. Du fait de ce temps de pose demandé aux modèles, l'image érotique voire pornographique (déjà) ne peut pas mettre en scène plusieurs personnes ou une action, mais se résume en des modèles exhibant leurs parties génitales ou les toisons de leur pubis. Étonnamment, ces clichés sont extrêmement coûteux et sont acquis par un public composé d'artistes et de personnes des classes supérieures. En raison de leur rareté, certains clichés peuvent atteindre plus de 10 000 livres.

Si des milliers de daguerréotypes érotiques furent produits, seules quelques centaines nous sont parvenues. En 1841, William Henry Fox Talbot, scientifique britannique, brevète le procédé de « calotype », processus permettant d'obtenir

un négatif papier et ainsi de reproduire l'image à l'infini par simple tirage. Cette nouvelle technologie fut immédiatement utilisée pour reproduire des portraits nus.

En 1841, le fabricant photographique *Voigtlander* sort une nouvelle série d'objectifs plus rapides, réduisant ainsi l'exposition à 1,5 - 2 minutes. Quelques mois plus tard, l'exposition est réduite à quelques secondes, ouvrant ainsi le champ de la photographie. Cette réduction du temps d'exposition permet l'émergence d'un véritable marché

grand public pour les photographies à caractère érotique ou pornographique et Paris devient bientôt le centre d'un commerce. À cette époque, les photographes font appel à des prostituées, les modèles de nu étant rares voire quasi inexistantes et les bonnes mœurs trop rigides. La nouvelle technologie ne passe pas inaperçue. Originellement, une académie est un exercice de nu fait par un peintre pour maîtriser le corps masculin ou féminin. Chacun de ses travaux devait être enregistré auprès du gouvernement français et approuvé par celui-ci s'il voulait pouvoir être vendu. Désormais, des photographies de nu sont

enregistrées en tant qu'académie, et lancées sur le marché comme support et aide aux peintres.

L'un des premiers à revendiquer le nu fut Eugène Durieu. Dans les années 1850, il est commandité par Delacroix pour shooter du nu. Alors que de nombreux peintres percevaient la photographie comme une menace pour leur art, Delacroix fut l'un des premiers à reconnaître son utilité. Dès lors, beaucoup de maîtres trouvent plus facile de peindre avec une photo qu'avec une véritable « scène de vie ». La photographie sert alors de substitut de modèles vivants. Ces « études pour les artistes », comme elles furent



Alfred Cheney Johnston
Dorothy Flood with The Mirror (1920)



Alfred Cheney Johnston
Portrait de Virginia Biddle (1927)



Jean Louis Marie, Eugène Durieu (1800 - 1874)
*Élément d'une série de nus photographiques
réalisée avec Eugène Delacroix*



Eugène Delacroix, *Odalisque (1857)*

appelées, sont désormais célèbres pour avoir été utilisées par des grands peintres, notamment français comme Gustave Courbet, avec « *la Femme avec un perroquet (1866)* », étonnamment similaire à *Femme nue* du photographe Julien Vallou de Villeneuve de 1853. Gaudenzio Marconi (1841-1885) shootait des photos de nus pour le sculpteur Rodin. Beaucoup d'experts considèrent que le célèbre Olympia de Manet a été peint d'après une photographie de Victorine Meurent, la modèle la plus utilisée de Manet.

En 1848, seulement une dizaine de studios photographiques existaient à Paris. Dix ans plus tard, on en compte plus de 400. La plupart d'entre eux vendent illicitement des images à caractère pornographique, alors accessibles à tout le monde. Ces images sont vendues près des gares, par des représentants de commerce de l'époque, soigneusement gardées à l'abri des regards indiscrets, sous leur manteau. La censure veille. Produites par série allant jusqu'à douze exemplaires, elles sont exportées vers l'Angleterre et les États-Unis, bons clients. À partir de 1855, plus aucune photographie de nu n'était enregistrée comme académie, et leur commerce demeure toujours clandestin pour échapper à toute poursuite. Dotés d'une fibre commerciale exacerbée, certains revendeurs usent du système postal en expédiant des cartes photographiques dans des enveloppes opaques allant même jusqu'à créer des systèmes d'abonnement. L'ouverture mondiale et le développement d'un système postal à l'échelle internationale engendrent alors les débuts du commerce de pornographie.

Il arrivait régulièrement qu'il n'y ait pas de pellicule dans l'appareil, le photographe ayant « oublié » d'en placer une et souhaitant seulement se rincer l'œil. Mais tous les photographes de nus ne sont pas forcément motivés par le désir artistique ou voyeuriste. Malgré cet aspect

mercantiliste, de nombreuses œuvres d'art ont été conçues, notamment certaines photographies anonymes de très grands formats datant des années 1950 qui nous sont parvenues, imprimées sur soie finement plissée. Une élégante femme nue nous ramène à une Eve ou Vénus et perçue au travers d'un judas, tandis qu'un homme est représenté de profil dans une pose qui rappelle les statues antiques. D'autres photographies étaient réalisées à des fins médicales et médico-légales, des études ethnographiques, des outils pour analyser l'anatomie et le mouvement, et notamment les appareils sexuels. En 1900, Wilhelm von Gloeden et W. Pluschow rejettent le flou pictorialiste et produisent des œuvres nues avec une mise au point précise et nette. D'autres recherchent des techniques tout aussi expérimentales et utilisent des distorsions réfléchissantes et des techniques d'impression pour créer des abstractions.

Puis tout s'enchaîne et se démocratise. Les photographes modernes tels Brassai, Hans Bellmer, et Bill Brandt trouvent dans le corps humain un modèle idéal pour élaborer des jeux visuels et une exploration psycho-sexuelle. Man Ray embrasse le surréalisme. Frantisek Drtikol s'essaye à la solarisation, et l'abstraction du nu. Edward Weston expérimente la lumière et l'éclairage sur le corps, créant ainsi l'une des photos les plus chères au monde. Alfred Stieglitz, Emmet Gowin et tant d'autres font poser leur épouse. Avec la révolution sexuelle des années 1960 le corps devient un terrain politisé. L'individu et l'art explorent les questions d'identité sexuelle, et de sexe, Diane Arbus, Larry Clark... Désormais, les représentations d'un corps humain nu et sexué sont partout, à la télévision, sur internet, dans les musées, les livres et les magazines, dans les publicités, les annonces, les affiches, les invitations, les murs de ma maison ...

Création Editoriale

NORMAL

Jonathan Icher

— p210 —

•

Martial Lenoir

— p 222 —

Série

N O R M A L

— *par* —

JONATHAN ICHER

Sans vouloir rédiger l'article promotionnellement baratineur et hypocrite du numéro, ce n'est plus un secret pour personne, à la rédaction, on est plutôt fan du type. Entre les heures passées à écouter les chansons de son projet musical, Queen Mimosa 3, telles Petit Chat, Androgyny et Topless (à croire que celle-ci était écrite pour nous), et le temps nécessaire à décortiquer ses montages photographiques, on a très vite voulu travailler avec lui. Dans le numéro 3, on lui avait consacré quelques pages. Mais ça n'était pas suffisant, il en fallait plus. Alors quand il débarque pour nous proposer une série délurée et mode, pas d'hésitation, on accepte à grands coups de sourires contenus, au bord de l'attaque, excités et pourtant incertains de ce qu'il pourrait nous pondre. À 27 ans, Jonathan Icher a un talent indéniable pour convaincre, attirer, accrocher à grands coups de flashes en Full Color HD, toutes lumières hallucinées et hallucinantes, délicieusement ésotériques, en marche. La retouche, le montage, la musique, la photo, la lumière, les couleurs, l'idée du maquillage et des accessoires, c'est lui. Metteur en scène pour concerto dégingué. Chez Jonathan, l'univers est barré, déjanté, outrancièrement kitsch et pop, iconiquement gay à l'instar du personnage arborant crête punk, moustache en croc, T-Shirt Spice Girls et baskets retro. L'idée est ici de créer une série qui n'en était pas vraiment une, où les photos n'ont pas de lien entre elles, comme dans une sorte de lecture visuelle convulsive : pas d'unité de lieu, d'espace ou de temps, croisant kistch et moderne, alliant inspiration et spontanéité, fusionnant mouvement et inertie, dans une volonté de casser les codes, rompre avec les séries mode stéréotypées et les lieux communs de la discipline. Non sans rappeler un Jean-Paul Goude moderne croisé avec un Jeff Koons mais enfin avec un vent de nouveauté, de l'original, du jeune, du déton(n)ant.

Anastasia Parquet (*Make-up*)
Guillaume Simonin (*Hair*)
Jonathan Icher (*Styliste*)







Clarisse

*Jupe Magali Suzanne
Coiffe Simon Durand
Chaussures Ingrid Fey*

Caidy Léna

*Veste Simon Durand
Bijoux Shourouk
Chaussures Christian Louboutin*



Adja Kaba

Casquette Charlotte Semerdjian

Veste & Short Galaxxy

Maillot de bain Banana Moon

Collier Yazbukey

Manchettes Bijoux de Famille

Santiags Jonathan Icher



Stephen Leroy

Masque Arnaud Yves Dardis
Body Solveig Ferlet
Collier Yazbukey
Manchettes Bijoux de Famille
Lunettes Ray-Ban
Chaussures Adidas by Jeremy Scott
Tabouret Denis Castan

Olga Iwogo

Veste Léa Cellier
Pantalon Thomas de Ruffray
Chaussures Exclusif
Lunettes Sky Eyes





Clara de Gobert
Pochettes New Look
Chaussures Ash



Léa Juliette Bocquet

Cape Alienor Bouchiat
Manchettes Bijoux de Famille



Yougz Dias

Veste & Short **Peur du Noir**

Masque, Jockstrap & Manchettes **Thomas de Ruffray**

Chaussures **Adidas** by **Jeremy Scott**

Nirina Alazard

Veste **Sonia Rykiel**

Masque & Jockstrap **Thomas de Ruffray**

Pantalon Hologramme **Gueldry, Streicher,**

Chretien & Bouchiat

Legging **Ingrid fey**

Colliers **Bijoux de Famille**

Bague **Dog State**



Julie

Robe Chen-Ting Liu
Chaussures Dune



Série
N O R M A L
— par —
MARTIAL LENOIR

C
O
N
C
R
E
T
E

Sandra (*Modèle*)
Up Models (*Agence*)
Mise en Cage (*Styliste*)
Kevin Rajsavong (*Hair*)
Amélie Moutia (*Make-up*)
Seb Bessac (*Assistant Photo*)



Harnais en or Bliss Lau
Menottes en galuchat Paul Seville
— pour —
Mise en Cage

Harnais en galuchat et chaines Paul Seville
Masque en galuchat et chaines Paul Seville
pour
Mise en Cage



Harnais en cuir et chaines **Paul Seville**

pour
Mise en Cage





Culotte en cuir Fleet Ilya pour Mise en Cage



Porte-jarretelles en cuir Fleet Ilya & String Bordelle pour Mise en Cage



Corset en cuir et clous Una Burke

pour
Mise en Cage



Le nu en 8mm

— MARC-ANTOINE RAVÉ —

« La première fois que j'ai vu une femme nue, j'ai cru que c'était une erreur. »

Woody Allen

I- LA CENSURE

Il est difficile, voire impossible de traiter de la nudité au cinéma, sans aborder le sujet de la censure. Les deux sont intrinsèquement liés. Parce que dès qu'il y a création, il y a censure, et ce, quel que soit le support. Si la censure possède, rien qu'en l'évoquant, un caractère négatif, parce qu'elle bride parfois la créativité de l'artiste, son besoin d'expression, il en ressort de temps à autre quelque chose de positif.

La censure cinématographique s'institutionnalise de manière globale dans les années 1910. En 1915, aux États-Unis, la Cour Suprême refuse de définir le cinéma comme un moyen d'expression à part entière. De ce fait, les œuvres des réalisateurs américains ne sont donc pas protégées par le 1er amendement sur la liberté d'expression. Cette situation a duré jusqu'en 1952 (en revanche le Code Hays s'appliquera de 1934 à 1966), et a donc laissé le champ libre pendant des décennies aux censeurs. Cela a permis de nombreux comportements excessifs quant à la forme finale d'un film et de son contenu, par le biais des coupures, des rajouts, des remontages, des modifications de dialogues, des doublages de films étrangers, des refus de financer ou d'autoriser le tournage des films. Ce phénomène de censure présent sur tous les continents, laisse un arrière-goût amer à de nombreux artistes, ainsi qu'aux spectateurs. Car dans chaque décision, l'arbitraire se fait sentir, les instances de la censure se sentent investies des pleins pouvoirs. Dotée de cette puissance, garante de la morale, elle joue le rôle de police de la

pensée. En voulant «protéger», elle se fait nuisible pour l'artiste dans sa quête inextinguible d'expression. Elle prend de nombreuses formes, dans chaque pays, en fonction de la culture, des gouvernements démocratiques ou non. Le but reste souvent le même: maintenir l'ordre public, sauvegarder les intérêts de l'État, surtout en période de guerre, afin de juguler les propos séditeux ou défaitistes. Ainsi qu'un respect de la conformité aux mœurs établies. Mais au fond, si son visage change en fonction des couleurs nationales, on retrouve trois thèmes qui en sont le fondement: la religion, la politique et le sexe.

Plus le jugement des censeurs sera arbitraire, moins ceux-ci donneront d'explications sur leurs critères de sélection, ce qui leur laisse donc toutes latitudes. Pas de justifications, pas de problèmes. Mais à partir du moment où l'on se souvient que la censure est subjective, on sait qu'elle est, par définition, partielle. Pourtant, il existe au moins deux points positifs à la censure, qu'on aurait tort de négliger car, paradoxalement, ils préservent la liberté de l'artiste. Premièrement, le réalisateur contraint par la censure, de transformer son long métrage, utilisera des chemins de traverse, afin de contourner l'interdit, il utilisera la suggestion, qui lorsqu'elle est utilisée à bon escient subjugue la simple image explicite. S'il s'agit d'une critique d'un régime, d'un homme il changera le nom, l'apparence, mais derrière ce déguisement de la réalité, son idée restera. Il faudra évidemment être capable de lire entre les lignes. Par là, le cinéaste aura transcendé les barrières imposées par une morale étriquée. Deuxièmement, certaines censures officielles (uniquement dans les pays démocratiques, ne nous voilons pas la face), garantissent

paradoxalement la liberté de ton, d'expression contre des censures officielles, politiques ou religieuses plus restrictives et violentes.

Bien évidemment, il ne s'agit pas ici de clouer la censure au pilori. Elle est nécessaire parce qu'elle maintient un équilibre entre le besoin de créativité du réalisateur, son envie d'exprimer ses idées et une certaine morale commune au respect de chacun. Elle est partie intégrante dans cet équilibre qui accompagne le processus de création. Mais l'artiste au sens large du terme, n'est pas là pour caresser les gens dans le sens du poil. Il n'est pas là pour asseoir les idées des censeurs. Par son travail, il suscite la réflexion, l'interrogation, l'idée que l'on peut percevoir les choses différemment. À travers la réflexion, on arrive au doute : «ce qui était vrai hier, ne l'est plus forcément aujourd'hui». On a bien vu qu'après les années soixante, les mentalités ont évolué en Occident, certaines choses qui ne pouvaient être montrées au cinéma, comme la nudité, les scènes de sexe, la violence le sont aujourd'hui. Cela prouve que rien n'est immuable. L'homme évolue, sa pensée également.

II- RÉFLEXION SUR LE NU ET SON UTILISATION AU CINÉMA.

Voir des actrices et des acteurs dans le plus simple appareil à l'écran n'est pas un phénomène nouveau. On en trouve dans tous les types de films, de la science fiction (la femme aux trois seins de *Total Recall*), le film d'horreur (*Halloween*), le thriller (*Pulsions*), la comédie. La nudité à l'écran doit elle être réduite à du voyeurisme, à une satisfaction médiocre de nos pulsions

d'Eros ? Pourtant, le nu est une forme d'expression artistique sans limites, parce qu'il permet d'exposer différents aspects de l'humanité: le dénuement, la fragilité, la force, la vulgarité...

Le nu peut exprimer de nombreuses idées à la fois, il peut porter un message, être utilisé pour choquer ou uniquement parce qu'on peut le montrer à l'écran, remplir le rôle de ce qu'un mauvais scénario n'arrive pas à faire: maintenir l'intérêt du spectateur. Ou même être employé à des fins de propagande. Leni Riefensthal utilise les images de jeunes gens dénudés dans *Les Dieux du Stade* (film réalisé durant les Jeux Olympiques de 1936). La réalisatrice évoque, à travers les corps de personnes jeunes, athlétiques et correspondant aux canons esthétiques du régime, ce leitmotiv, qu'on retrouvera dans tous les supports de propagande de l'Allemagne Nazie. Cette idée que l'Allemand issu de la prétendue race aryenne, est supérieur, qu'il est un surhomme (Übermensch), et qu'il est de son devoir de s'entretenir physiquement. Le culte du corps est la pierre angulaire du système de pensée pangermaniste et raciale du IIIe Reich. Le travail d'Arno Breker démontre que la sculpture était, au même titre que le cinéma, mise à contribution. Ici, la nudité fait office de vecteur idéologique, un moyen plus séduisant et insidieux pour convaincre la foule.

En ce qui concerne la nudité masculine, on la retrouve (de manière plutôt générale) dans le cinéma carcéral. Quoi de plus normal, puisque l'homme condamné, se trouve privé d'un bon nombre de ses droits, privé de liberté, il ne possède plus rien, il est dans le dénuement le plus total. Si l'on prend l'exemple de Nicolas Winding Refn, la nudité joue un rôle à part entière dans sa narration et donne des éléments clés quant à la psychologie des personnages. Dans *Branson*, Tom Hardy est souvent nu, mais ce n'est pas anodin. Il enlève ses vêtements lorsqu'il s'apprête à affronter le personnel carcéral. Ainsi dévêtu, il rend la tâche compliquée aux gardiens, ils n'ont aucune prise sur lui. Dans une scène, il prend en otage un des gardiens dans sa propre cellule, il oblige celui-ci à l'enduire de beurre, de



ce fait les matons auront encore plus de mal à le maîtriser. Ici, la nudité a un sens, elle en dit long sur la façon de penser du détenu le plus violent de Grande-Bretagne. Branson a passé la quasi totalité de sa vie derrière les barreaux, il n'en est pas à son coup d'essai. Il aime se battre et il connaît les techniques des forces d'intervention pénitentiaire. On en déduit donc qu'il est ingénieux, puisqu'il prend en compte l'aspect psychologique du combat, et que la tenue a forcément un impact sur le moral de l'adversaire. Son dénuement implique également qu'au moment où il abandonne ses vêtements, il abandonne de fait son humanité, il n'existe qu'à travers ses poings, ses pieds, en somme ce qui lui permet de frapper. Il ne fait usage de la parole que pour insulter ses adversaires. Une citation dit qu'«être nu, c'est être sans parole», le réalisateur danois apporte, peut être à son insu, une illustration à cette maxime. D'une manière un peu différente, dans *Hunger* de Steve McQueen, la nudité est utilisée comme un symbole de lutte, le corps des détenus de l'IRA, fait office d'arme et de moyen d'expression. Ils restent nus car ils refusent de porter l'uniforme de prisonnier de droit commun, et donc d'être assimilés en tant que tel. Accepter cet uniforme, reviendrait à avouer que leur lutte n'est pas légitime, et qu'ils ne sont que des criminels. Ici les hommes sont nus parce que c'est le seul moyen qu'il leur reste pour combattre. On retrouve régulièrement dans la filmographie de Brian de Palma des scènes de nu féminin à forte charge érotique. Au début de *Carrie*, dans le vestiaire des filles (un fantasme de ly-

céen vieux comme le monde), Sissy Spacek prend sa douche, la caméra observe le moindre de ses mouvements, en tant que spectateur, on se sent un peu l'âme d'un voyeur, jusqu'à ce qu'un filet de sang fasse son apparition. Carrie a ses règles pour la première fois, ses camarades en profitent pour se moquer d'elle, une fois de plus. Il n'y a en fait rien de gratuit ici, puisque cette scène sous la douche amorce le récit. Il en va de même dans *Pulsions* (*Dressed to Kill*). Dans la scène d'ouverture, nous regardons Angie Dickinson prendre sa douche, et à ce moment nous en apprenons énormément sur son personnage. Elle se sent délaissée par son mari, installé près d'elle, en train de se raser, il ne lui adresse pas un regard. On sent que leur mariage bat de l'aile, ce qui l'amène à avoir une aventure avec un étranger dans la même journée. Si l'érotisme est ancré dans le cinéma de De Palma, il est parfaitement maîtrisé, il apporte de la profondeur à ses personnages, il a un impact plus ou moins direct sur la narration. Et si la femme se dénude volontiers dans ses longs métrages, il ne faut pas commettre l'erreur de croire qu'elle est uniquement là pour être belle. Chez lui, les personnages féminins ont plusieurs niveaux de lecture, il filme aussi bien la femme que James Ellroy la couche sur le papier. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'on croise dans ses longs métrages cette femme fatale mythique, à la physionomie changeante, évadée du film noir. Tout cela en intégrant de temps à autres le baroque et la sensualité du Giallo.

Beaucoup ont choisi le nu comme un mode d'expression à part entière, parfois pour choquer, comme Lars Von Trier depuis quelques années avec *Antéchrist* et plus particulièrement dans son dernier film *Nymphomaniac*. Les corps nus que l'on voit sont ceux des acteurs eux-mêmes. En ce qui concerne les scènes de sexe, elles sont jouées par des actrices et acteurs de films pour adultes. Certains ont pu être outrés qu'un film comme celui-là ait put sortir en salle, considérant qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un film pornographique. Il faut conserver à l'esprit à qui l'on a affaire. Lars Von Trier est un trublion, qui armé de sa caméra va tout faire pour choquer le bourgeois. Il filme les corps de manière brusque, presque mécanique. Le but du film pornographique est d'exciter les sens, avec *Nymphomaniac*, on est plutôt refroidi, il ne s'agit pas d'un film pornographique stricto sensu. Que l'on aime son cinéma ou non, il faut reconnaître au réalisateur une prise de risque cinématographique. Et puisque si filmer le nu, c'est filmer le sexe, alors autant y aller franchement. On peut néanmoins se rassurer en se disant que, si un film peut encore choquer au 21^e siècle, c'est une bonne chose, l'art a toujours une influence dans notre société et n'est donc pas totalement foutu.



Il semble important de ne pas ignorer les programmes d'*HBO*, parce qu'aujourd'hui, cinéma et séries sont trop liés pour ne pas évoquer les productions de la célèbre chaîne câblée américaine. La violence et le sexe sont présents dans la quasi totalité des séries proposées par *HBO*: *Rome*, *Les Soprano*, *Game of Thrones*, *Boardwalk Empire*, *Oz*. Mais la nudité n'est pas aussi gratuite que l'on a tendance à l'imaginer, elle s'insère parfaitement dans les récits respectifs. Dans *Les Soprano*, Tony, le

protagoniste, utilise le «Bada Bing», bar de strip-tease, gérée par son consigliere comme QG. Rien d'exceptionnel, la Cosa Nostra a toujours investi là où il y a de l'argent à se faire, le business du sexe par exemple. Dans *Rome*, la nudité féminine comme masculine est omniprésente. Tout simplement parce que nous sommes dans la Rome Antique, époque durant laquelle la morale et la pudeur judéo-chrétienne n'existaient pas, la pudeur n'était pas une notion en vogue. Chez *HBO* la violence et la nudité sont employées de manière cohérente avec la narration. Si l'on ajoute à cela des acteurs de qualité, des scénarii solides on obtient un pur produit de la chaîne que beaucoup voudraient imiter mais n'arriveront jamais à égaler.

D'autre part, il est parfois vrai que l'on se sert de la nudité partielle ou totale de manière outrancière. À tel point que les idées que le nu devrait véhiculer sont désamorcées presque systématiquement. Finalement, elle peut servir de cache-misère à l'indigence scénaristique et esthétique à bon nombre de longs métrages. C'est souvent dans des longs métrages de mauvaise facture, voire les nanars, que l'on retrouve le plus de nudité gratuite. La société de production de films *Asylum* en a fait son cheval de bataille: acteurs has-been (ou has-never-been), effets visuels bon marché qui torpillent la rétine et jeunes femmes en bikini. En revanche, dans le cinéma d'horreur, plus particulièrement le *Slasher*, on retrouve également un usage immodéré de la nudité, selon l'étiquette du genre, des jeunes se retrouvent au bord d'un lac, dans une forêt, ou dans une vieille demeure inquiétante. La séquence de massacre suit inévitablement celle du coït, quand Thanatos rencontre Eros. Michael Bay est souvent considéré comme un réalisateur misogyne, qui n'aurait embauché Megan Fox, que pour son potentiel physique, mais ce dernier l'assume complètement. Il n'a jamais émis le souhait de devenir le prochain Peter Bogdanovich, il fait de l'entertainment pur, des explosions monstrueuses, des effets spéciaux à la louche et des femmes en bikini. Cette recette a fait son succès, onze films réalisés dont quatre pour la franchise *Transformers* et le très distrayant *Pain and Gain*. Si un film n'est pas un produit industriel qui se calibre de la

même façon que tout le reste, il n'en reste pas moins un produit. Alors bien évidemment les «génies» de cette usine cinématographique sont plus occupés à rendre leur «produit» attractif, à le vendre, peu importe comment. La fin justifie les moyens, d'où l'utilisation des sempiternels clichés, qu'ils s'agisse de la romance surannée, de la morale bon ton, du monde sauvé une énième fois par les US of A. On utilise alors la nudité féminine de manière purement publicitaire. Il est clair que l'on ne montre pas une femme nue ou un homme nu de la même façon, il n'y a pas la même résonance. On peut expliquer ça simplement, nous vivons dans un monde phallocrate, ceux qui contrôlent l'industrie cinématographique sont des hommes, la plupart des cinéastes reconnus sont des hommes, la messe est dite. Bien évidemment on verra toujours plus de femmes nues à l'écran que d'homme. Certains considèrent que c'est réducteur pour la femme, il faut nuancer cette idée, en se rappelant que se mettre à nu n'enlève en rien le talent



d'une actrice, et peut même apporter un plus à son interprétation. Le nu est mis en avant, parce que cela apporte aussi un aspect esthétique au film.

Aujourd'hui on parle d'une société hyper-sexualisée, il apparaît que si le nu est vulgarisé par la société, les réalisateurs réussissent à lui redonner de la noblesse. Les arguments définissant le nu comme vulgaire, pornographique ou voyeuriste ne se fondent souvent que d'un point de vue moral et non artistique. Il faut savoir regarder au-delà: la nudité est naturelle, on naît nu. Une femme nue est donc l'expression de la beauté au naturel, sans aucun artifice. On ne reprochera à personne de regarder un coucher de soleil, ou le ciel constellé d'étoiles tout simplement parce que c'est beau. Le «sexe faible» ne nous est jamais apparu aussi fort que lorsqu'il était nu.

David Hemmings and Jane Birkin in *Blow-up* directed by Michelangelo Antonioni, 1966

Brigitte Bardot, Michel Piccoli dans *Le Mépris* de Jean-Luc Godard. 1963. © Rue des Archives. RDA

Flash

sur

John Crawford ————— p 234

Iannis Pledel ————— p 240

Focal par ————— p 247

Memento ————— p 250

Fenêtre sur corps ————— p 252



JOHN CRAWFORD

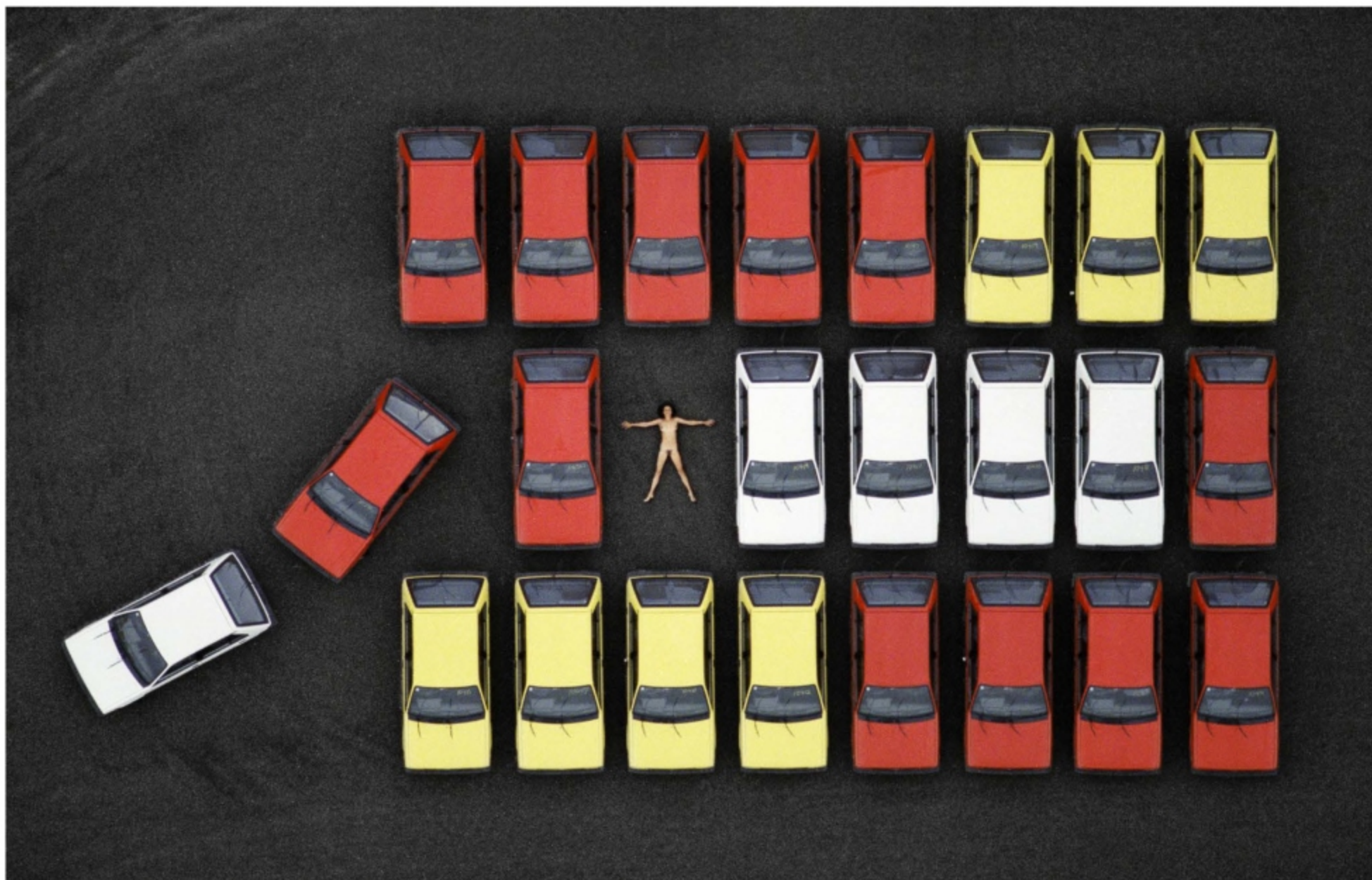
John Crawford est un photographe basé en Nouvelle-Zélande, fasciné par l'aviation. Après avoir passé beaucoup de temps dans des hélicoptères et des avions légers, l'idée d'un projet personnel appelé *Nus Aériens*, lui vient. L'idée était née : shooter une femme nue dans un décor naturel, l'île Nord de la Nouvelle-Zélande, avec du film 35mm couleur. Le projet a duré trois ans, de 1984 à 1987, pendant lesquels Crawford consacre son temps libre à la planification méticuleuse de l'exécution de chaque cliché, ébauchant des scénarios surréalistes. Il obtient un hélicoptère à prix d'ami d'une de ses relations et part prendre cette série de clichés, pas plus de 10 minutes pour chaque, avec des conditions météorologiques favorables. En raison de la logistique impliquée, John n'a shooté qu'une seule image par journée, plaçant sa modèle à l'endroit prémédité puis la survolant à plus de 600 pieds au dessus d'elle. Désormais et à 63 ans, il a rejoint une société photographique à New Plymouth dans la région de Taranaki, et est membre honoraire de l'Institut néo-zélandais de la photographie professionnelle et continue à travailler en tant que photographe. Il planifie actuellement une suite à cette série, utilisant sa fille de 27 ans comme modèle. Dans la première image, elle sera couchée sur le fuselage d'un 747. Il se consacre également à deux autres séries de nus, dans l'urbain et en paysage.

•

« J'aime regarder les choses sous un angle différent, comme à travers l'oeil de l'oiseau. Les humains sont si minuscules et insignifiants, par rapport à la taille de la terre sur laquelle nous vivons. Nous sommes juste les pièces minuscules d'un univers incommensurable »











IANNIS PLEDEL



“J’aime les photographies qui dégagent une énergie de vivre et sur lesquelles l’œil prend son temps. Le spectateur trouve à chaque nouvelle lecture un élément qui était passé inaperçu jusque-là. Il y a des clés, différents plans, des références.”

Iannis Pledel est né à Nantes en 1981. Formé à l’argentique, il s’installe à Paris en 2002, pour suivre des études d’économie à la Sorbonne et obtenir un doctorat en communication.

Sa vision artistique nourrit ses photographies dans les domaines du portrait, de la publicité et de la mode. Toutes ses photographies racontent une histoire, capturent une sensualité et une force qui jouent avec l’imaginaire.

Dans le domaine artistique, il écrit et illustre une série de contes autour des 7 Péchés capitaux. Chaque conte incarne un péché, offrant une beauté raffinée sublimée par le noir & blanc, conçu avec un sens aigu de la composition. Pour lui, si une photographie est ce que l’on voit à l’intérieur du cadre, c’est aussi ce qui est à l’extérieur et qu’on ne voit pas. De la même manière, une photographie c’est autant un moment suspendu, figé sur la pellicule que le moment qui précède ou qui suit l’action et qui vit dans la tête du spectateur.

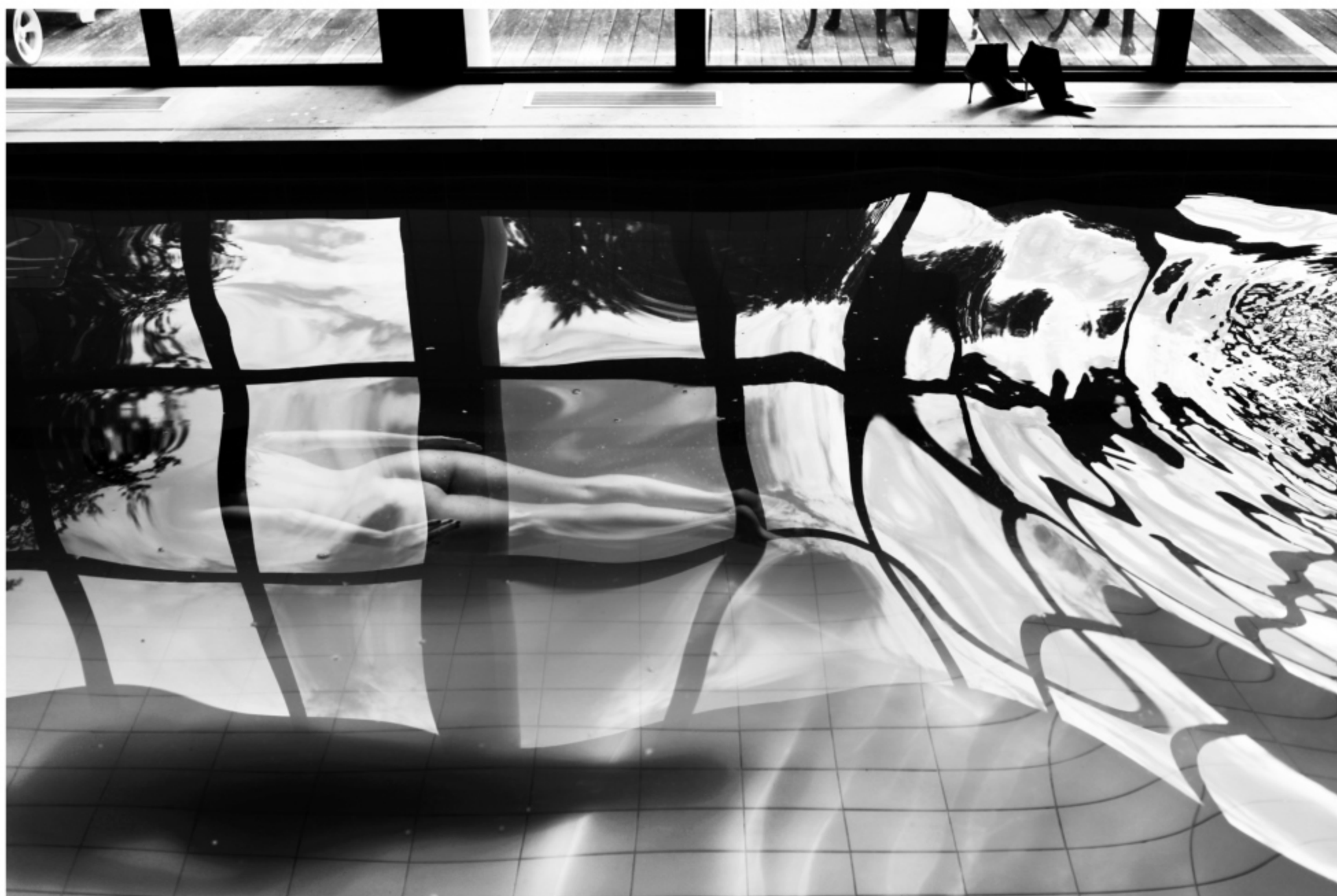
“Certaines photographies sont pensées et construites, un peu comme en peinture, on projette une idée sur la toile. Et parfois, c’est l’inverse, l’extérieur s’impose à nous, se projette sur nous et le photographe reçoit et capture l’instant. Ces deux mouvements se répondent, c’est ce qui est excitant en photographie, il y a d’une part la créativité et d’autre part l’instant saisi.”

Il croit en l’importance du mouvement., d’un style dynamique, il aime s’amuser avec les corps, les dévoiler dans des contextes surprenants. Nus ou habillés, ils doivent être sincères pour que la photo soit touchante. Il aime travailler avec des modèles ou des comédiennes qui savent interpréter un rôle, s’amuser et qui ont une aura.

“Les prises de vues à 3 h du matin dans Venise, pour le conte Sang Vermillon, demandent de l’énergie, elles ont donné lieu à des situations pittoresques et à quelques sueurs froides. Dans le silence des ruelles et des petites places, on pourrait penser que seuls les chats s’approprient la ville. Et bien, non, Venise est une ville qui ne dort jamais ! Il faut être prêt à tout pour une belle photo.”

Ses travaux personnels ont fait l’objet de plusieurs expositions et sont visibles à la *Galerie Bettina* (Paris 6e).











MEMENTO

&

Focal·*par*·Normal

FLOS TABLE GUN PAR PHILIPPE STARCK

La *Flos Gun Table* fête ses dix ans ! L'objet culte appartient à une collection incroyable de lampes à lumière directe. Imaginée par Starck cette lampe est réalisée en aluminium moulé et finition galvanique, avec diffuseur de lumière. Réalisé en papier plastifié mat sérigraphié, couleur noire et or à l'intérieur ou couleur blanche et argent à l'intérieur, le diffuseur offrira un contraste agréable avec la base forte de la lampe.

www.flos.com

1880 €



GALLIA

Bière emblématique de Paris de 1890 à 1969, Gallia renaît 40 ans après sa fermeture grâce à Guillaume et Jacques, deux entrepreneurs passionnés. Gallia ambitionne d'éveiller la curiosité gustative des parisiens en proposant des bières encore peu connues en France, avec des recettes créatives aux malts parfumés et aux houblons intenses. Une nouvelle scène brassicole parisienne, pour une gamme inspirée des plus grandes régions de brassage du monde. Vous les trouverez dans de nombreux bars et restaurants de la capitale ! 🇫🇷

Attention, l'abus d'alcool n'est pas dangereux pour la santé



LD 130 LA BOITE CONCEPT

Le LD-130 est le dernier petit bijou High Tech et design de *La Boite concept*, un bureau spécialement conçu pour y brancher un ordinateur portable en USB et ne voir aucun fil. Laissez la carte son interne faire son travail, pour une qualité sonore exceptionnelle. Doté de 6 haut-parleurs et d'un caisson de grave intégré, le LD-130 va vous étonner. Fabriquée uniquement avec des matériaux nobles, *La Boite Concept* propose une toute nouvelle finition en chêne massif, apportant une toute nouvelle dimension à la LD Series tout en conservant les valeurs et une ligne propre à l'ADN de la marque.

1640 €



DAVID DREBIN

D'une manière unique, le travail de David Drebin combine des points de vue voyeuristes et psychologiques. Il offre au spectateur un aperçu dramatique d'émotions et d'expériences que beaucoup d'entre nous ont sans doute ressenti à un moment de nos vies. Diplômé de la Parsons School of Design de New York en 1996, David Drebin s'est rapidement fait un nom comme photographe à succès sur le plan international.

© Beautiful Disasters by David Drebin, GIRL IN THE RED MIRROR, 2011, published by teNeues, Photo © 2012 David Drebin.

© The Morning After by David Drebin, Me and Me, 2008, published by teNeues, Photo © 2010 David Drebin.



85,00 €



LAMPE MOLECULA

Molecula est une lampe fonctionnelle qui peut être utilisée comme paroi ou comme lampe de table. Les lignes géométriques et structure squelettique produisent une lumière à l'intérieur même la sculpture. En utilisant trois bandes de LED fines, et dissimulées dans ces lignes sophistiquées, une lumière de jour ou de nuit se crée. La lampe peut être positionné dans n'importe quelle direction et peut se adapter ainsi à son utilisateur.

Fait-main

Taille: 23 x 15 et 35cm de hauteur.

Leds: Puissance: 48W - 12V

Angle: 120°

Prix sur demande

RÉUSSIR LA PHOTO DE NU

La photo de nu est sans aucun doute un des sujets les plus complexes à aborder pour un photographe. Dans ce cours de photo sur le nu artistique, vous êtes accompagné de **Quentin Caffier**, photographe professionnel, dans 4 ateliers pratiques : le nu en lumière naturelle, la technique du High Key, la technique du Low Key ainsi que la technique de l'éclairage 3 points, utilisé notamment dans les publicités Aubade. En plus de toutes ces notions techniques, l'auteur vous délivre également ses astuces pour trouver les modèles, comment les orienter durant la prise de vue et quelques notions juridiques importantes sur la gestion des images.

49,90 €



DÉCOUVREZ LA GALERIE NORMAL :

- Retrouvez les artistes de ce numéro et leurs œuvres exclusives dans la nouvelle Galerie en ligne Normal: www.normal-magazine.com
- Polaroids exclusifs et UNIQUES, photos rares, tirages limités, numérotés et signés par l'artiste. Accessible dès 200 euros.



Martial Lenoir ©



Pato Rivero ©



Pablo Almansa ©



Hans Withoos ©



Pino Leone ©



Jonathan Icher ©

L'œuvre est signée et vous sera vendue avec un certificat d'authenticité signé par l'artiste, au recto ou au verso de l'œuvre ou sur le certificat remis avec l'œuvre. Pour les œuvres à tirages limités elles sont individuellement numérotées. Les tirages sont réalisés par les photographes eux-mêmes ou tirés sous leur contrôle par un laboratoire professionnel spécialisé

L'équipe Normal travaille étroitement avec chaque photographe présent sur cette galerie, la plupart sont devenus des amis. Au cours des années, nous avons acquis une relation privilégiée avec les acteurs les plus talentueux de la photographie de demain. Nous ne présentons donc que des pièces qui nous touchent et sur lesquelles nous avons un lien avec notre publication.

*N'hésitez pas à contacter l'un de nos conseillers artistiques si vous avez une question relative à l'œuvre ou à l'artiste.
Toutes les photographies proposées sur notre site ont le statut fiscal d'œuvre d'art.*

www.normal-magazine.com

MEMENTO

MAGNUM PHOTOS

Les expositions de l'Hôtel de Ville de paris

Depuis quatre-vingts ans, les photographes de *Magnum Photos* – Cartier-Bresson, Capa, Riboud, Parr, Depardon... – accompagnent de leur regard les métamorphoses de Paris et de ses habitants. Un témoignage sensible et exigeant, présenté au fil de 150 clichés, du 12 décembre 2014 au 28 mars 2015, à l'Hôtel de Ville. Témoins sensibles de leur temps, les photoreporters de *Magnum Photos* immortalisent quatre-vingts ans d'histoire de Paris.

Informations Pratiques

Hôtel de Ville – Salle Saint-Jean 5, rue Lobau, Paris 4e

Du 12 décembre 2014 au 28 mars 2015

Ouverture tous les jours, sauf dimanches et jours fériés

De 10h à 18h30

Tarif : Exposition gratuite

Place de l'europe, gare saint-lazare, 1932
© Henri Cartier-Bresson / Magnum Photos

PHOTOGRAPHIE FOR THE AFTERLIFE :
SÉDUISANTE ENFER*ARAKI Ojo Shashu*

Alluring Hell 2008 © Nobuyoshi Araki
in collaboration with Galerie Alex Daniëls
Reflex Amsterdam 02

La *FOAM*, le musée photographique d'Amsterdam présente une importante exposition solo du célèbre photographe japonais Araki, offrant une réflexion sur son œuvre, reconnu comme étant le maître des impressions de vie quotidienne. L'exposition se concentre sur ses thèmes entrelacés de la vie, du sexe et de la mort et comprend à la fois ses premiers travaux notoires, et ses séries très récentes qui n'ont jamais été exposées. L'exposition offre un aperçu unique et intime dans la perspective d'un artiste dans le crépuscule de sa vie.

Informations Pratiques

Foam Keizersgracht 609

1017 DS Amsterdam

Du 19 Décembre 2014 au 11 Mars 2015

MEMENTO

ANOTHER DAY ON EARTH

Rancinan



Le Musée océanographique de Monaco consacre une exposition au photographe Gérard Rancinan et à l'auteure Caroline Gaudriault. C'est dans le Salon d'Honneur, pièce majeure du Musée, que l'artiste a conçu une installation qui rassemble dans une scénographie originale des photographies inédites et monumentales, des calligraphies et des vidéos. En cette année du Climat où la France accueille et préside la Conférence Conférence Paris climat, le 21 en novembre prochain le lieu et le thème de ces océans noir et blancs épurés semblaient tout trouvés à Rancinan.

Informations Pratiques

Musée océanographique de Monaco

Adultes : 14 euros

Enfants de 4 à 12 ans : 7 euros

Du 23 avril au 25 mai 2015

Exposition
Monaco

IN YOUR FACE

Mario Testino

Pour la première fois à Berlin, le *Staatliche Museen zu Berlin* exhibe le travail du photographe Mario Testino en présentant la gamme complète de son travail photographique, sur 125 images, mettant l'accent sur ses images les plus provocatrices. L'exposition explore et célèbre l'innovation et la diversité d'une photographie, qui évoque l'élégance, l'irrévérence et la contradiction.

Informations Pratiques

Du 20 janvier 2015 au 26 juillet 2015

Berlin, the Kunstbibliothek

Staatliche Museen zu Berlin



KATE MOSS. LONDON, VOGUE ITALIA, 2006. © Mario Testino / Bitte beachten sie die anhängende Please respect the enclosed terms and conditions.



CLAUDIA SCHIFFER. PARIS, VOGUE DEUTSCH, 2008. © Mario Testino

Exposition
Berlin

Fenêtre sur corps



Artiste : Emile Cartier-Bresson
Modèle : Heidi Garner

Dans une volonté de faire participer nos lecteurs et de servir de vitrine à de jeunes talents, confirmés ou non, nous offrons cet encart à toute collaboration ou proposition éditoriale. N'hésitez pas à nous envoyer vos meilleurs clichés à cette adresse : redaction@incarnatio.fr pour peut être, être publié(e) dans le prochain numéro. En attendant, nous ne saurions trop vous conseiller de visiter les sites et de regarder plus en détails les portfolios des photographes référencés.



Artiste : Nico Ortiz
Modèle : Sandie Soriano



Artiste : Irving S. T. Garp



Artiste : Nöt



Artiste : Michael Taylor



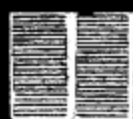
Artiste : **Memories of Violette**
 Modèle : Floriane Mailley



Artiste : **Alex Aldegheri**
 Modèle : Refen Doe



Artiste : **Baal Hammon**
 Modèle : Bianca



NORMAL Magazine
Maison d'édition : Incarnatio
22 rue vicq d'Azir, 75010 PARIS
Contact : redaction@incarnatio.fr
www.normal-magazine.com



Rédacteur en chef :
Philippe Guédon
philippe@incarnatio.fr



Directeur artistique :
Guillaume Rogez
guillaume@incarnatio.fr

Directeur marketing :
David Alexandre
david@incarnatio.fr

Chef de rubrique :
Marc-Antoine Ravé
marc-antoine@incarnatio.fr

Traduction :
Alexandre Vautreau

Correction :
Rozenn Etienne

Responsable juridique :
Guillaume Delecroix
communication@incarnatio.fr

Comité de rédaction :
Paul Luro
Alexandre Delarge

Conseil, distribution, diffusion :
Agence KD / Eric Namont
www.kdpresse.com Paris

Diffuseurs :
IPS Diffusion
Export Press



*Modèles : Beladona & Karla Rodrigues Pires / Make Up : Anaïs Frezet
Photographe : Nilakantha / La rédaction aux Invalides*

Hiver
2015

Toute reproduction totale ou partielle de tout ou partie du présent numéro est formellement interdite et, constituant une contrefaçon, fera l'objet de poursuites judiciaires.
INCARNATIO / S.A.S. au capital social de 100,00€
Imprimé en Lituanie
numéro ISSN 2272-0596

